

Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATH. XVIII, 5).

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS de Sales).

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-les sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(PIE IX).

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

DA MIHI ANIMAS CÆTERA TOLLE

Nice, Place d'Armes, 1. — Marseille, rue des Princes, 78. — Lille, rue Notre-Dame, 288
Paris, rue Boyer, 28, (Ménilmontant). — Dinan, 28, rue Beaumanoir.

XIX^e ANNÉE — N^o 8

Paraît une fois par mois.

AOÛT 1897

L'ŒUVRE DES VOCATIONS TARDIVES

SOUS LE PATRONAGE DE MARIE AUXILIATRICE

POURQUOI LES AMIS DE D. BOSCO DOIVENT LA FAVORISER DE TOUTES LEURS FORCES

II

GRANDES CAUSES DONT LES INTÉRÊTS EXIGENT DES VOCATIONS NOMBREUSES.

Le moment est venu de dire à nos chers Coopérateurs quels intérêts ils serviront en se dévouant à l'Œuvre des vocations tardives. C'est aux prêtres éducateurs surtout que nous nous adressons, aux prêtres séculiers et aux religieux; mais les fidèles sauront prendre de nos considérations ce qui leur revient, et en faire leur règle de conduite.

Quelle vie plus heureuse que celle d'un prêtre, à la double condition d'y avoir été appelé par Dieu et de la vivre comme elle doit être vécue? N'est-ce pas notre avis? Et le baiser que tous les matins nous donnons à notre soutane, à notre habit religieux ne signifie-t-il pas que nous nous félicitons bien fort d'avoir embrassé l'état dont ce vêtement béni est l'uniforme et le symbole? La pensée nous viendra donc nécessairement que cette existence, si bonne pour nous, pourrait bien l'être aussi pour d'autres. Et si nous voulons pousser à fond la con-

solante analyse de ce qu'il y a de meilleur en nous, il nous sera facile de voir que tous les bons mouvements de nos cœurs, tous les nobles amours, toutes les belles passions dont les ont enrichis la nature et la grâce, doivent infailliblement conspirer à y produire un ardent désir de voir éclore autour de nous et par nous, dans notre sphère d'action, de nombreuses vocations sacerdotales et religieuses.

Voyons en détail quels intérêts nous servirons en cherchant à susciter des vocations, et en particulier des vocations tardives (1).

NOUS SOMMES PÈRES.

Par la force des choses, en vertu de notre double qualité de prêtres et d'éducateurs de la jeunesse, et des instincts spéciaux qu'elle a créés en nous, nous nous sentirons portés à souhaiter de voir nos disciples marcher sur nos traces, et revêtir l'habit que nous nous faisons honneur de porter.

Car enfin, nous avons pour notre noble profession sacerdotale une estime fière, pour nos élèves, pour les fils de notre âme, une tendresse absolument paternelle: comment, de ces deux sentiments combinés, n'en naîtrait-il pas un troisième, une irrésistible impulsion à vouloir partager avec nos enfants la dignité dont nous jouissons? Pour emprunter aux pays monarchiques une similitude que les mœurs républicaines de la France actuelle ne nous permettent plus de prendre chez nous, un souverain, si en même temps il est père, n'a rien tant à cœur que de transmettre à ses fils, ou même de leur faire partager de son vivant, en les associant à son empire, le pouvoir suprême dont il a goûté les avantages

(1) Nous avons fondu dans cet article quelques pages empruntées à deux travaux de publication récente, et dont l'indiscutable autorité, en ce grave sujet des vocations, ne saurait échapper à nos chers lecteurs. Nous voulons parler des deux ouvrages ci-après: *DES VOCATIONS SACERDOTALES ET RELIGIEUSES dans les Collèges ecclésiastiques*, par le R. P. J. Delbrel, S. J. — *LA CULTURE DES VOCATIONS*, par J. Guibert, prêtre de Saint-Sulpice, Directeur au Séminaire d'Issy. (Paris, Poussielgue, 1897). Nous serions heureux que la lecture du *Bulletin* décidât tous nos lecteurs prêtres à se procurer les deux ouvrages dont le présent article donne des extraits, faciles à retrouver dans les premiers chapitres, aux pages suivantes: *Delbrel*, 7-15; — *Guibert*, 28-36.

et la grandeur. Rois et pères, nous aussi, rois parce que le sacerdoce est une royauté: *regale sacerdotium* pères, parce que l'apostolat est une paternité: *filioli mei quos iterum parturio*, comment notre vœu le plus doux ne serait-il pas de léguer notre trône à nos enfants, ou plutôt de les y faire asseoir à nos côtés?

Je souhaite que tout prêtre, que tout religieux, que tout éducateur, puisse bénir, rangés autour de son lit de mort, de nombreux héritiers de sa vocation.

Si maintenant nous prêtons l'oreille aux voix du dehors, n'entendons-nous pas que tout nous crie de susciter de nombreuses vocations sacerdotales et religieuses?

NOUS AIMONS DIEU.

Nous aimons Dieu, ses intérêts nous sont chers par-dessus tout, et sa gloire, son culte, le seul bien qu'il puisse recevoir de l'humanité, nous préoccupe et nous passionne. Mais le culte de Dieu exige des ministres, et l'acte suprême de culte, le Sacrifice, exige des sacrificeurs: moins il y aura de prêtres dans le monde, moins il se dira de messes chaque jour, et aussi moins d'hommages, et d'hommages infinis, seront rendus à la majesté divine. — Après le Sacrifice de la messe, où la victime est un Homme-Dieu, la plus haute expression du culte est peut-être la vie religieuse, où un homme dévoue et immole au Créateur ses biens, son corps, sa volonté, son cœur, tous ses actes, tous ses moments, toute son existence: un religieux de plus ou de moins dans les cloîtres, c'est un grand et long acte d'adoration offert ou refusé à Dieu par l'humanité. Serions-nous insensibles à ces considérations, nous qui aimons Dieu?

NOUS AIMONS LES ÂMES.

Nous aimons les âmes: dans nos méditations de chaque matin, et, dans le cours de la journée, à nos instants de réflexion pieuse, nous souffrons à l'idée qu'il s'en perd des milliers, faute de quelques prêtres de plus pour les mettre sur la voie du vrai but de la vie. Nous nous affligeons surtout de voir les effectifs de la milice sacerdotale et apostolique diminuer, ou du moins rester stationnaires, justement à l'heure où des champs nouveaux et si vastes semblent s'ouvrir à

ses conquêtes. — En Europe, en France, dans nos grandes villes, dans nos cités manufacturières, voilà que les masses populaires commencent à ouvrir les yeux sur la sincérité de dévouement et la valeur morale des sectaires qui les avaient séduites et exploitées, et à secouer leur influence : n'est-ce pas déjà une préparation, négative mais réelle, à accepter la nôtre ? Ajoutons que les générations nouvelles, qui de jour en jour deviennent dans cette multitude l'élément dominant, formées par l'enseignement neutre, étrangères à toute idée religieuse, non encore blasées sur la parole évangélique qu'elles n'ont jamais entendue, n'en seront que plus accessibles, — avantage accidentel et imprévu d'une législation si éloignée d'être favorable à l'Église, — au charme de ces belles et consolantes vérités, de cette admirable morale, toute de justice et de charité, que leur révéleront les apôtres de demain ; leur état d'âme est un peu celui des légions de barbares qui se laissèrent convertir et civiliser par nos devanciers du 7^e siècle : ce sont de nouveaux Sicambres, qui, pour courber la tête devant le Christ, n'attendent peut-être que de nouveaux Remi. — Jusque dans les plus hautes sphères, soit sociales, soit intellectuelles, dans celles-ci surtout, des témoins dignes de foi, d'autant mieux placés pour les observer qu'ils y vivent eux-mêmes, signalent depuis quelques années un mouvement d'abandon des vieilles négations et des vieux partis pris, des vieux dédains et des vieilles haines, et de retour au respect de l'idée chrétienne, au sens religieux, même à la foi. Activer ce mouvement, puis le mettre à profit et en recueillir les résultats, c'est une tâche qui réclamerait un clergé très docte, très lettré, très éloquent, donc assez nombreux pour n'être pas absorbé à peu près tout entier par les ministères ordinaires, pour avoir des loisirs à consacrer à la vie intellectuelle, — ajoutons : et assez riche pour ne pas reculer devant les frais considérables qu'entraînerait la préparation d'un plus grand nombre de ses membres à la prédication savante, au haut enseignement, à la composition d'importantes œuvres d'apologétique. — Au loin, enfin, soit en Extrême-Orient, soit à Madagascar, les immenses territoires où malgré bien des tâtonnements et bien des faux pas la France commence à prendre pied,

offriront, une fois réduits en son pouvoir, de superbes débouchés à l'activité des conquérants d'âmes. — Mais de ces conquérants, là comme en Europe, il en faudrait des bataillons, et il y en a quelques escouades. Ne serions-nous pas heureux de voir de nombreuses recrues aller grossir leurs rangs ?

Écoutez la voix des âmes. Pauvres âmes, elles font pitié. « Elles ressemblent, disait Jésus, à des brebis dispersées qui n'ont point de pasteur. » On vous a dit souvent que les hommes du temps présent sont irréligieux, méchants, corrompus, ennemis déclarés de toute vertu, de tout ordre social, ennemis de Dieu même ; qu'ils forment une masse impénétrable, revêche à toute action moralisatrice, dont les éléments sont cimentés par des serments impies en un corps compact et résistant comme le granit. A cela je pourrais me contenter de répondre : « Pauvres gens, dignes de toute compassion, ils ne savent ce qu'il font, ils outragent ce qu'ils ignorent, ils ont pris des chaînes d'esclaves là où ils pensaient trouver les jouissances de la liberté ; s'ils nous fuient et nous persécutent, c'est par ignorance : qui sait si Dieu ne leur fera pas miséricorde ? »

Mais ce langage timide et résigné ne rend pas toute la vérité. Car il reste au fond de ces âmes un immense besoin de vérité, de bien, même de religion. En dehors des points où le préjugé les aveugle, elles demeurent accessibles : elles se laissent toucher surtout par le dévouement. Interrogez les apôtres qui ont pénétré ces masses profondes du peuple, ils vous diront que, sous une écorce rude et parfois repoussante, il se cache des âmes neuves et des cœurs droits. A mesure que nos luttes religieuses s'apaiseront, que les haines s'éteindront, ce sera tout un peuple nouveau que nous aurons à instruire et à baptiser. Je crains qu'à l'heure où la moisson sera mûre, le bon grain ne se perde, faute d'ouvriers pour le recueillir. Pour tant d'âmes dont les aspirations sont, en somme, pour le Dieu qu'elles ne connaissent pas, cherchez et formez des apôtres.

NOUS AIMONS L'ÉGLISE.

Nous aimons l'Église, et nous lui en donnons une preuve sérieuse en travaillant dans nos collèges à lui préparer des milliers de fidèles, de catholiques croyants,

pratiquants, militants. Mais l'Église, qui est une armée, ne se conçoit pas composée uniquement de soldats : il lui faut aussi des chefs ; l'Église, qui est une bergerie, doit renfermer non seulement des brebis, mais aussi des pasteurs ; la constitution de l'Église réclame, à la tête du peuple chrétien, un clergé. Et de ces deux éléments qui la constituent, celui-ci, qui est l'élément dirigeant, est incontestablement le plus considérable, celui dont le renouvellement et l'extension lui tiennent le plus à cœur, importent le plus à ses triomphes, à son avenir, à sa vie. Il n'est pas possible d'aimer l'Église sans s'intéresser avant tout au recrutement de son clergé.

Héritière fidèle des pensées et de l'amour de Jésus-Christ, l'Église s'est toujours montrée inquiète du recrutement de ses ministres. Elle a pour mission de conquérir le monde : aussi désire-t-elle ardemment que de nombreux soldats s'enrôlent sous ses drapeaux. Quelle sollicitude dans nos Pontifes ! ils doivent tout à la fois garder l'héritage acquis par les travaux de nos pères et reculer les limites de l'empire chrétien : ils ont à défendre les positions présentes contre des ennemis rusés et puissants, et ils ne cessent d'embrasser encore le reste de l'univers dans leur ambition. Comment pouvez-vous servir l'Église et favoriser l'accomplissement de ses desseins ? En prenant les armes pour elle, sans doute, en versant pour elle, goutte à goutte et dans un labeur constant, tout le sang de vos veines ; mais vous ferez mieux encore si, justement préoccupé de l'œuvre des vocations, vous ramassez autour de vous une petite troupe de soldats courageux, qui combattent avec vous, qui puissent tenir encore la campagne quand vous serez tombé sur le champ de bataille. D'ailleurs l'Église sait reconnaître le zèle de ceux qui la servent de cette manière : elle bénit, elle enrichit de ses trésors spirituels, elle enveloppe d'un amour particulièrement tendre ces écoles apostoliques où les jeunes soldats se dressent pour les luttes de l'avenir.

NOUS AIMONS LA FRANCE.

Nous aimons la France, nous prêtres, aussi bien que n'importe quel bon Français, et si notre état nous met dans la nécessité de la servir autrement que nos concitoyens, sur d'autres champs de ba-

taille et avec d'autres armes, nous ne reconnaissons à personne le droit de prétendre la chérir plus tendrement, plus fièrement que nous. Et nous savons que la France, comme tout pays, a besoin de ses curés et de ses religieux, pour lui garder ces vertus humaines et ces vertus chrétiennes, l'élévation d'âme, la pureté des mœurs, la justice et la probité, la charité et l'humanité, sans lesquelles la civilisation matérielle la plus avancée n'empêche pas une nation de tomber bientôt dans l'état sauvage : « Laissez une paroisse vingt ans sans prêtre, disait le saint curé d'Ars, et on y adorera les bêtes », et on y vivra comme elles. — Nous savons que la France a besoin de ses missionnaires pour lui conserver, au dehors, ce prestige et cette influence qui, sans parler de bien d'autres avantages, ont quelquefois celui d'ouvrir la voie à ses conquêtes ; les États chrétiens de l'Europe, l'Espagne et l'Angleterre comme la France, ont toujours eu à se louer, à ce point de vue, du concours de leurs apôtres et de leurs prédicants. On sait la parole imprudente, mais non absolument inexacte, qui déchaîna sur les Franciscains et les Jésuites envoyés par l'Espagne au Japon, vers 1597, les fureurs de Taicosama : un Japonais avait demandé au pilote d'un des vaisseaux espagnols qui venaient de transporter les missionnaires : « Mais comment donc votre Roi a-t-il pu se rendre maître de tant de contrées, en Afrique, en Asie, en Amérique ? », et l'Espagnol avait répondu : « Par la religion et par les armes. Nos prêtres nous précèdent et nous préparent les voies, puis nous arrivons (1). » — Il faut donc à la France des prêtres, et beaucoup. Que d'autres, s'apitoyant sur l'état déplorable de son agriculture, appellent de tous leurs vœux la repopulation de ses campagnes : nous, préoccupés de la décadence de ses mœurs et de la baisse de son influence à l'étranger, ce dont nous devons avoir souci, c'est la repopulation de ses presbytères et de ses couvents.

On nous reproche parfois de ne pas l'aimer, cette patrie, de nous soustraire aux obligations qu'elle impose à tous ses enfants, de nous rendre inutiles à son progrès et à sa prospérité. Et cependant nous sentons bien que nous prenons racine dans le sol natal : toutes les gloires

(1) Crétineau-Joly : *Histoire de la Compagnie de Jésus*, t. II, p. 498.

de la nation nous font battre le cœur; toutes ses humiliations et tous ses désastres nous affligent comme des malheurs de famille. Hélas! le patriotisme s'affaiblit de plus en plus, supplanté dans les âmes par un bas égoïsme. Mais nous pouvons affirmer sans crainte que, s'il périclète ailleurs, il aura du moins trouvé un dernier refuge dans le cœur des religieux et des prêtres qui veulent leur existence à l'apostolat. Notre apostolat, en effet, tourne à la gloire et à la fortune de la patrie. Que font au loin nos missionnaires, nos maîtres d'école et nos Sœurs de charité? Ils prêchent le Christ sans doute, c'est leur grande ambition; mais, en prêchant le Christ, ils font aimer leur patrie, ils étendent l'influence de leur patrie. C'est la France qu'on aime là où se dévouent les enfants de la France; c'est l'Angleterre qu'on respecte là où règnent les prédicateurs anglicans. Donc en donnant à l'Église des soldats, vous donnerez à la patrie des conquérants qui reculeront les bornes de ses domaines.

Et au dedans, que faisons-nous? Nous distribuons le savoir humain, nous élevons les générations futures: au seul point de vue national, c'est déjà une noble mission. Mais ce n'est pas tout: nous semons la vérité, nous prêchons le devoir, nous exerçons les hommes à la justice et à la sainteté: chaque centre religieux est un foyer de lumière et de vie, près duquel on se ranime et on devient meilleur. La richesse importe moins à un État que la vérité et la vertu: en donnant le vrai et le bien, nous ajoutons aussi, du reste, les éléments solides de la prospérité matérielle. Stimulé par cette persuasion que nous remplissons envers la patrie le devoir social par excellence, n'hésitons pas à lui recruter de nouveaux serviteurs.

NOUS AIMONS LES ŒUVRES.

Nous aimons tous les œuvres destinées à servir ces grands intérêts religieux et nationaux: œuvre des missions, œuvres de jeunes gens, œuvres de presse, œuvres ouvrières, œuvres militaires et tant d'autres: mais à toutes ces œuvres il faut des prêtres, et les prêtres manquent. — Nous aimons, entre toutes, cette œuvre de l'éducation à laquelle nous nous sommes voués, œuvre si importante, si féconde, que c'est elle qui a le privilège d'exciter les haines les plus ardentes, de provoquer les attaques les plus acharnées

des ennemis du bien. Mais sur bien des points de la France l'œuvre de l'éducation religieuse est en péril, parce que les ouvriers manquent pour la faire; nombre d'évêques, de supérieurs de Congrégations, sont réduits à fermer des collèges ou à refuser d'en ouvrir de nouveaux, faute de sujets à y mettre. Et quand nous songeons tristement qu'un jour les circonstances, la vieillesse ou la mort, nous obligeront à abandonner cette œuvre aimée, quand nous nous inquiétons du sort qui l'attend après nous, n'est-il pas naturel que nous appelions de tous nos vœux des continuateurs qui assureraient son avenir?

Cette œuvre que vous aimez, cette œuvre qui s'est greffée sur votre cœur et dans laquelle passe la meilleure sève de votre vie, il faut qu'elle prospère, qu'elle s'étende, qu'elle se perpétue. Elle a besoin tout à la fois d'hommes et d'argent; mais elle a plus encore besoin d'hommes que d'argent. L'argent, en effet, ne manque jamais au zèle: c'est plutôt le zèle qui manque à l'argent. Cela pourra paraître un paradoxe au premier coup d'œil. Mais allez au fond des choses, et vous verrez que jamais les ressources n'ont fait défaut aux travailleurs. Peut-on citer une Congrégation qui ait péri par la pauvreté? Ne peut-on pas citer, au contraire, mille communautés qui, après avoir prospéré dans l'indigence, se sont affaiblies et désagrégées dans le dissolvant du bien-être? Voyez ce qui se passe aujourd'hui pour nos écoles: les catholiques, toujours prêts à de nouveaux sacrifices, ne cessent d'en fonder; mais nous manquons de maîtres pour les tenir; en maints endroits, il a fallu recourir à des instituteurs séculiers, après qu'on avait sans succès demandé des sujets aux Congrégations enseignantes. — Il faut en dire autant des prêtres: ils ne sont pas dans l'opulence, mais aucun d'entre eux ne vit dans la misère. Si, malgré leur nombre, la foi dépérit dans nos pays, la pauvreté n'en est point la cause: partout où le zèle entreprend une œuvre, les âmes accourent en foule, et l'on se plaint alors que, pour cultiver un champ si vaste et moissonner tant d'épis, il se trouve si peu d'ouvriers. Ainsi la voix des œuvres ne vous crie pas: « Donnez-nous de l'argent », mais bien plutôt: « Donnez-nous des hommes ». La Providence s'est faite l'attentive pourvoyeuse de toutes les œuvres saintes.

NOUS AIMONS NOTRE FAMILLE RELIGIEUSE.

Nous aimons, enfin, nous religieux, nous aimons notre Ordre, comme l'on aime sa famille; or, l'esprit de famille, tel du moins que la nature le fait, et tant qu'il n'a pas été déformé par des considérations misérables et par l'immorale législation d'aujourd'hui, comprend parmi ses éléments essentiels le désir d'une postérité nombreuse. Nous l'aimons, notre Ordre, avec son beau passé, sa glorieuse histoire, nous l'aimons d'un amour enthousiaste, poussé jusqu'au culte, un peu voisin de cet orgueil de race qui se constatait à d'autres époques chez les hommes de haute lignée: or, dans cette noblesse d'autrefois, pas de sentiment plus commun, plus vivace, que l'ambition de multiplier le plus possible ses descendants, pour étendre la puissance de la maison, pour diminuer les chances d'extinction du grand nom légué par les aïeux. Cette ambition, il est impossible qu'un sincère attachement à notre Ordre ne nous la donne pas.

C'est votre famille bien-aimée, où le Seigneur vous a fait trouver le centuple de tout ce que vous avez quitté. Des supérieurs qui ont à la foi la fermeté des pères et la tendresse des mères; des frères nombreux qui vous entourent de leurs sympathies; une sécurité de conscience qui vous rassure en face de l'*au-delà*; des œuvres de zèle qui vous tirent de l'égoïsme et vous appliquent aux plus sublimes actions de la charité; un bien-être qui vous délivre à la fois de tout souci et de toute misère: voilà les biens que vous procure votre Congrégation. Vous en appréciez, j'espère, la haute valeur, et vous en êtes reconnaissant. Mais la reconnaissance n'est pas un sentiment stérile, elle se prouve par des actes. Pour la vie que vous recevez, vous devez rendre la vie. Or la vie pour un Ordre religieux, c'est la multiplication de ses sujets. Ne savez-vous pas que la vraie richesse d'une maison est dans le grand nombre des enfants qui grandissent autour du foyer paternel?

Saint Paul l'a bien dit: le prêtre vit de l'autel; le moissonneur, du fruit de son champ, et le berger, du lait de ses brebis. De même une Congrégation doit vivre des œuvres qu'elle fait. Je n'entends pas seulement que ces œuvres doivent lui rapporter le pain, mais qu'elles doivent aussi lui rapporter des sujets. J'ai parfois

entendu blâmer cette préoccupation du recrutement chez les supérieurs: je voudrais bien savoir si l'on blâme aussi le laboureur qui prélève sur sa récolte le meilleur de son grain, afin d'ensemencer ses terres au retour du printemps. Loin de jeter le blâme aux chefs d'Ordres, je serais plus porté à compatir à leurs peines: quel souci pour eux d'avoir à conserver intactes leurs œuvres, à combler sans cesse les vides que fait la mort, à faire droit à de nouvelles demandes, à décharger ceux sur qui pèse, par suite du petit nombre, un fardeau trop lourd, à supprimer le malaise que cause infailliblement dans les Communautés le surcroît des occupations! Par la culture des vocations, vous rajeunirez votre Institut, vous étendrez son action bienfaisante, vous soulagerez l'âme de vos pères.

Ainsi, le désir de la paternité, notre dévouement à Dieu, aux âmes, à l'Église, à la France, aux œuvres, à notre famille religieuse, et la sollicitude qu'éveillent en nous les besoins de ces grandes causes, nous amènent à souhaiter de toutes les forces de notre cœur qu'elles trouvent, pour se consacrer à elles, des prêtres et des apôtres, et en aussi grand nombre que possible, et d'aussi excellente qualité que possible.

Le mois prochain nous essayerons de dire quelles consolations se préparent les bienfaiteurs de l'*Œuvre des vocations tardives*. Peut-être suggérerons-nous ensuite quelques industries pour semer la vocation dans les âmes d'enfants, la réveiller chez les adultes ou plutôt la leur révéler. Notre numéro de septembre donnera le programme de l'*Œuvre des vocations tardives*, tel qu'il fut établi par notre bien-aimé Fondateur. Nos chers Coopérateurs pourront ensuite, en toute connaissance de cause, se mettre en relations avec les deux Inspecteurs de nos Maisons de France et de Belgique (1) et traiter, avec eux, pour la prochaine année scolaire, l'admission des sujets qu'ils croiraient appelés au sacerdoce.

(1) Pour leur adresse, voir *Bulletin* de juillet 1897, p. 106, col. 2.





LES 23 ET 24 JUIN 1897 A L'ORATOIRE DE TURIN

Ces deux dates ont ramené la double solennité où nos cœurs de fils puisent toujours comme un renouveau de vénération et d'affectueuse gratitude pour notre bien-aimé Fondateur, Don Bosco, et pour son digne Successeur, celui que son cœur et sa main avaient déjà formé pour nous, avant que sa surnaturelle prévoyance ne l'eût mis à la tête de ses Œuvres, — notre vénéré Père Don Rua.

La forme que revêt notre allégresse, nos chers Coopérateurs la connaissent : deux séances littéraires et musicales où le Don Bosco du ciel et celui de la terre — Don Rua — doivent subir toutes les formes de l'enthousiaste tendresse qui sait, estime et goûte le don de Dieu.

Ces deux jours bénis font de l'Oratoire de Valdocco, berceau et centre de la vie et de toute l'action salésienne, comme un foyer immense où, par la pensée, de toute l'ardeur de ses grâces de vocation, de toute la vigueur de sa foi, de tout l'élan que la distance prête aux affections saintes et profondes, une multitude dispersée pour Dieu et les âmes sur tous les points du globe vient s'asseoir pour quelques heures, heureuse de se retrouver autour du Père commun.

La salle des fêtes avait revêtu sa parure des grands jours. Au centre, de larges tables ploient sous les cadeaux offerts au Successeur de Don Bosco. L'attention générale est attirée par une très belle chasuble blanche, brodée d'or avec infiniment de goût, et par un magnifique tapis

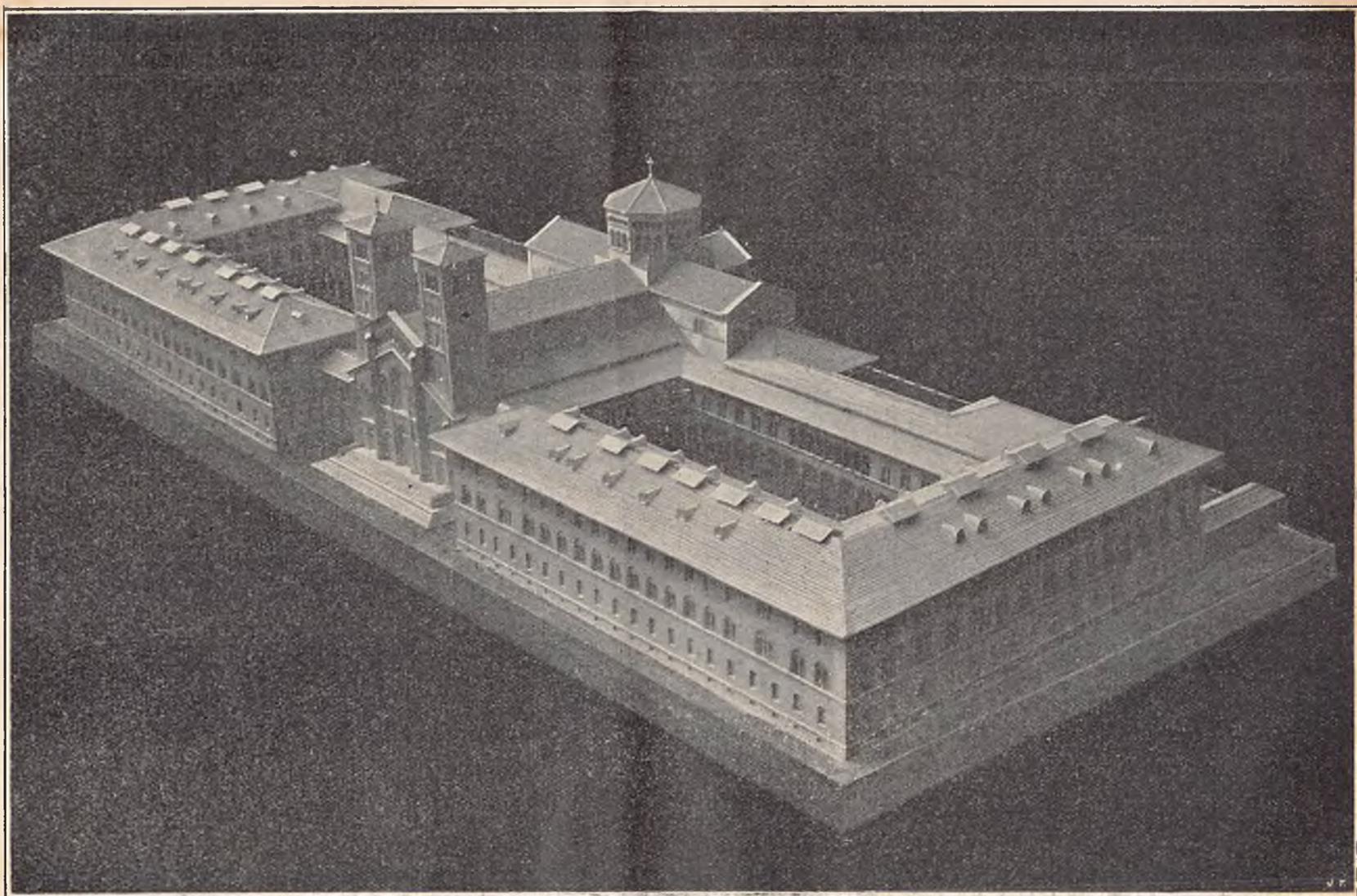
couvrant tout le chœur du sanctuaire de Marie Auxiliatrice, don des Anciens élèves de l'Oratoire.

Nous ne dirons rien des compositions polyglottes, en vers et en prose, ni du rôle de la Maîtrise et de la musique instrumentale en cette solennité : l'esprit, le cœur et le sens artistique le plus délicat sont toujours servis à souhait.

Une ovation particulièrement chaleureuse fût faite à Don Calcagno, Supérieur de nos Œuvres de Quito (Équateur), expulsé par la force du territoire de la République à la suite des derniers bouleversements politiques de ce malheureux pays, et conduit, avec plusieurs de ses religieux, à la frontière de la Colombie, à travers les forêts vierges et au prix de tourments indicibles. Ce digne fils de Don Bosco, heureux d'avoir pu souffrir quelque chose pour Jésus-Christ, n'aspire qu'à regagner son poste de labeur, où il a failli goûter toutes les joies de l'apostolat, y compris celle de donner sa vie pour Dieu.

La lecture de nombreux télégrammes, venus de tous les points de l'horizon, imprima comme une note de catholicité à cette fête salésienne.

Les remerciements paternels de Don Rua trouvèrent le chemin de tous les cœurs. Nous tenons à ce que ces lignes en portent le doux écho à toutes les âmes chez qui le nom de Don Bosco et celui de Don Rua ont le glorieux privilège de maintenir vivantes et agissantes les grâces salésiennes, ou de les ressusciter.



Institut salésien Saint-Ambroise à Milan — Façade. (*Voir page 202*)



SOMMAIRE. — De la France d'outre-mer. — Échos du Midi. — Résultats d'une Exposition industrielle. — Chapelle à payer. — Une lettre charmante.

Nous recevons de la **Tunisie** un excellent courrier. « Dimanche 23 mai, vers les 4 h. du soir une réunion pleine d'intérêt avait lieu dans le patio de l'ancien palais du colonel Radebild, actuellement occupé par les enfants de Don Bosco.

C'est dans l'un des salons de ce palais, transformé en chapelle, qu'il y a bientôt un an S. G. le Primat d'Afrique a inauguré la fondation de l'une des deux nouvelles paroisses de Tunis, sous le vocable de Notre-Dame du Rosaire.

La séance a été ouverte par une fort éloquente improvisation de Mgr. Pavy, vicaire-général, qui présidait la séance. L'orateur a admirablement fait ressortir le grand rôle social rempli par Don Bosco et par ses Orphelinats où les enfants trouvent, en même temps que de solides principes chrétiens, l'enseignement professionnel (1).

Mgr. Pavy déclare ne connaître la physiologie des Maisons de Don Bosco que grâce à l'Œuvre de M. l'abbé Boisard, de Lyon. De fait, ce digne prêtre a toujours eu la préoccupation apostolique de modeler ses Établissements sur ceux de Don Bosco. C'est dans ce but qu'il voulut, du vivant de notre vénéré Fondateur, passer quelques jours auprès de lui, dans notre Oratoire de Turin, en vue de s'initier à la méthode salésienne d'éducation et à ses secrets de formation professionnelle.

L'orateur rappelle ensuite avec quel enthousiasme ému l'illustre cardinal Lavigerie, de retour de Paris, où Don Bosco se trouvait en 1883, dépeignait au clergé d'Algérie l'accueil fait par la grande ville à l'humble prêtre de Turin : « *Il n'y avait d'yeux et d'oreilles que pour lui, pour le voir et l'entendre; toute autre figure et toute autre voix n'avaient qu'à s'effacer et à se taire.* »

Mgr. Pavy aurait pu corroborer ce témoignage de celui de l'éminent historien du grand archevêque d'Alger et de Carthage. Cette page de Mgr. Baunard a ici sa place toute marquée. « A cette époque, tout Paris catho-

lique se portait au devant de Don Bosco, le père des orphelins, et il eût fallu remonter jusqu'au moyen âge pour trouver un semblable exemple d'un pauvre prêtre attirant des multitudes insatiables de le voir, de l'approcher, d'avoir une bénédiction de sa main, une parole de ses lèvres. Le Cardinal Lavigerie se rencontra avec lui à Saint-Pierre du Gros-Caillois, où il devait l'annoncer et le présenter aux fidèles. Mais c'est à peine si l'on fit attention à l'Éminence, tant la foule s'écrasait autour de l'homme de Dieu, qui ne put arriver au siège qui lui était destiné. Le Cardinal, en quelques mots, le remercia de ce qu'il faisait pour l'éducation des orphelins; il dit aussi ce que lui-même essayait de faire en Algérie et en Tunisie; et finalement il lui demanda de lui envoyer ses prêtres pour l'aider dans son œuvre: « Père des orphelins, je fais appel à votre cœur. Il a déjà répondu à celui de l'Europe et de l'Amérique. Voici l'Afrique qui vous présente ses enfants délaissés. Votre cœur est assez grand pour les contenir. Envoyez-leur vos fils, nos enfants les attendent. Nous les aimerons ensemble et ensemble nous leur ferons bénir le nom de Dieu et de la France. Et vous, en portant dès aujourd'hui vos aumônes à ces mains qui vous sont tendues, souvenez-vous que vous allez servir deux causes également sacrées, la cause de la charité et la cause de la patrie. » Maison ne l'écoutait plus. C'est sur Don Bosco assis en face de la chaire qu'étaient portés tous les yeux: c'est lui qu'on voulait entendre et lui seul. L'humble prêtre parut en chaire. Il s'inclina devant le grand Évêque, le remercia de ce qu'il faisait pour les enfants arabes et lui promit de lui envoyer ses Salésiens en Tunisie, s'il le pouvait. C'étaient quelques simples paroles prononcées d'une voix faible et dans une pauvre langue. Peu d'auditeurs l'entendirent, mais tous ou presque tous avaient des larmes dans les yeux. On vit rarement un contraste comme celui que présentèrent, ce jour-là, ces deux hommes et ces deux paroles. » (1)

Don Bosco.

Don Bosco, pourtant, poursuivit le sympathique orateur de Tunis, n'était pas un orateur, un écrivain; encore moins un conquérant; c'était un homme simple et humble, sans grand extérieur, qui s'avavançait en petit équipage; c'était pour nous Français, permettez-moi de le dire, plus qu'un étranger.

Qu'est-ce qui pouvait donc intéresser, émouvoir les foules parisiennes? C'est le sentiment chrétien, qui par la charité, relie tous les peuples, toutes les âmes, dans une solidarité surnaturelle. C'est l'esprit de l'Évangile qui ne connaît point d'enne-

(1) *La Croix* du 1^o juin.

(1) Le CARDINAL LAVIGERIE, par Mgr. Baunard, Tome II, Chap. IX, pag. 239-240

mis, point d'étranger; qui ne voit que des frères; ensuite, c'est la vénération pour l'aimable austérité de vie de Don Bosco; c'est l'étonnement pour les audacieuses entreprises de sa charité; c'est l'enthousiasme pour la merveilleuse organisation, dans les villes, du sauvetage de la jeunesse en détresse; c'est la reconnaissance pour le dévouement de sa Congrégation partout établie.

L'homme qui reçut dans notre capitale une pareille ovation, s'il eût été dirigé vers nous, Tunisiens, par le souffle de la Providence, eût trouvé dans notre ville un champ immense à son zèle; l'homme qui sema des œuvres, rapidement transplantées sur le globe entier, où elles fleurissent et fructifient à la joie et à l'honneur de l'Église catholique; ce grand planteur, s'il eût abordé notre plage carthaginoise, aurait estimé le terrain favorable à la culture de la jeunesse abandonnée, de la jeunesse en friche. Mais les travaux qu'eût accomplis cet infatigable ouvrier, ses coopérateurs, ses associés sauraient les entreprendre et les mener à bonne fin.

Les petits vagabonds en Tunisie.

Quand je parcours la chronique locale des tribunaux, quand je lis le rôle des assises, je suis frappé du nombre des condamnations.

Le personnel de la magistrature ne suffit plus; et lors de son récent passage à Tunis, M. Darlan, garde des Sceaux, comblait une profonde lacune en ajoutant une troisième Chambre au tribunal civil.

Le contingent qui donne tant de besogne à la justice, qui ne lui laisse point de répit, où se formerait-il?

Il se forme, pour plus de moitié, dans la rue: cet enfant qu'on lâche le matin et qui s'en va, jusqu'à la nuit, errant sans foyer, sans amour; qui grouille dans le ruisseau, l'oisiveté; qui croupit dans l'ignorance et la saleté; cet enfant qui, par instinct et par besoin, vit de petits vols, de méfaits; qui s'exerce, se forme à la grivèlerie et la professe comme son métier et son art; c'est lui qui sera bientôt surpris, arrêté par la police et qui viendra s'asseoir au banc des accusés.

A cette hideuse plaie, quelle serait le remède, quel serait le traitement? Le remède, le traitement, c'est la religion. Et, de sa souveraine efficacité, la preuve péremptoire est une statistique des enfants élevés dans les Maisons de Don Bosco.

Les enfants de Don Bosco.

En 1893, on évaluait leur nombre à trois cent mille! La plupart sont demeurés dans des places modestes; quelques-uns cependant sont montés, par leur intelligence, leur aptitudes, à de hautes fonctions, mais tous en général ont su rester honnêtes.

D'où, conséquence rigoureuse, se mettre à la poursuite des petits vagabonds, leur révéler leur âme, leur Dieu; leur montrer leur immortelle destinée et le moyen de l'atteindre; leur faire enten-

dre la voix de la conscience; leur ouvrir une maison qui deviendra pour eux la maison paternelle: leur apprendre un métier qui, avec du travail, les préservera de l'oisiveté, de la misère et du crime c'est assurément rendre un service inappréciable à la chose publique.

Prêtres salésiens, serviteurs du Père de famille, allez donc à travers la populeuse ville de Tunis; allez à la recherche des enfants délaissés et perdus: *Exi cito in plateas et vicos civitatis! Exi cito.* (1)

Allez-y sans retard. Si vous dépensez votre temps à consulter, vous trouverez toujours des gens indécis, timorés, qui seront prodigues en conseils de prudence et en regrets d'impuissance; vous trouverez toujours des opportunistes qui vous démontreront que les temps sont mauvais, et qu'il convient d'attendre le moment propice, qui n'arrivera jamais: *Exi cito.* Allez sans atermoiement, sans hésitations, allez résolument avec la confiance et l'élan de votre intrépide Fondateur.

Ce que sera l'apostolat salésien en Tunisie.

Ce que Don Bosco, durant sa féconde carrière, a su fonder et développer avec les lettres de change de la Providence, est tout simplement incroyable. Et vous ses disciples; et vous, ses fils, n'êtes-vous pas les héritiers de sa foi en la charité? Les héritiers de sa foi courageuse, ardente, militante? de sa foi qui n'apercevait pas devant elle d'impossibilités? qui, passant par dessus les doutes, les objections, franchissant tous les obstacles, s'élançait à l'assaut des situations les plus imprenables? qui volait à la victoire et qui la remportait toujours?

« *Exi... in plateas et vicos civitatis;* » allez sur les places et dans les carrefours de la ville; allez à la recherche des pauvres petits abandonnés; et ces infortunés, conduisez-les ici.

Et après avoir rempli cette mission de pitié et de miséricorde, votre demeure ne sera peut-être pas pleine. « *Et adhuc locus est:* » Pour lors, sortez de la ville, allez dans la banlieue: « *Exi in vias, et sepes;* » Vous découvrirez par les chemins et le long des haies d'autres êtres plus misérables, et plus égarés. Il ne vous sera pas facile j'en conviens, de surmonter leurs penchants, leurs habitudes de vagabondage. Il faudra probablement user de violence, d'une douce violence: mais le divin Maître vous en fait une obligation: « *Compelle intrare.* »

Du reste, vous avez un procédé, une manière de faire qui triomphe des plus rebelles.

Si vous avez pour Patriarche saint François de Sales, « c'est que son altérable douceur et son exquise mansuétude avaient paru toujours à Don Bosco comme le meilleur moyen de pénétrer jusqu'au cœur des plus incorrigibles. » (2) *Compelle intrare;* vous saurez vaincre leur résistance; vous

(1) Luc. XIV, 21 et suiv.

(2) Don Bosco, par le docteur d'Espiney, 12^e édition.

saurez les conduire ici, leur faire trouver agréable le séjour du refuge, du patronage ; et alors la maison du Père de famille sera pleine et heureuse : « *ut impleatur domus mea* ; » elle sera pleine aussi, la joie de notre âme reconnaissante !

Ces paroles si pleines de cœur furent couvertes de légitimes applaudissements.

Mgr Pavy donna successivement ensuite la parole à M. l'abbé Corlay, curé de Notre-Dame du Rosaire et supérieur de la petite communauté de Tunis, puis à Don Ruffa, son vicaire, qui tous deux, l'un en français et l'autre en italien, développèrent le but des Œuvres entreprises par leur vénérable Père et Fondateur, firent part de leurs projets pour la ville de Tunis et adressèrent un chaleureux appel à la charité chrétienne.

* *

Le 14 juin dernier, notre Maison de **Nice** avait l'honneur de recevoir S. G. Mgr. Chapon, qui venait confirmer une vingtaine des enfants admis à la première communion le jour de l'Ascension. Satisfait de l'accueil enthousiaste que lui avaient réservé nos enfants, Monseigneur demanda pour eux, et obtint sans peine, une promenade de faveur.

Les joies s'enchaînent. Quelques jours après, la fête de saint Louis de Gonzague, particulièrement chère aux fils de Don Bosco, permettait à la Maison toute entière une manifestation reconnaissante et affectueuse en l'honneur de Don Cartier, le père de la famille salésienne de Nice. Les amis de nos Œuvres ont bien voulu s'y associer avec le plus cordial empressement. M. le chanoine Martin, aumônier des Ursulines, chanta la grand'messe et M. l'abbé Albin, curé de Cabbé-Roquebrune, donna un très bon panégyrique de saint Louis de Gonzague. Le soir, une magnifique procession aux flambeaux couronna la solennité.

* *

La Saint-Pierre a procuré à **la Navarre** une fête toute pareille. Parmi les cadeaux offerts à Don Perrot, mentionnons une fort belle statue de Saint Louis de Gonzague, qui vient très à propos remplacer l'ancienne.

La réponse aux compliments d'usage fut, comme toujours, un enseignement ayant trait à l'art de vivre pour Dieu.

Le matin même, deux de nos confrères, D. D. Bron et Pascal, qui ont passé de longues années à la Navarre, recevaient à Fréjus l'ordination sacerdotale. Le lendemain, l'un célébra la messe de communauté, et l'autre chanta la grand'messe. Aux vêpres, les deux nouveaux prêtres assistaient leur Directeur, qui officiait.

Avant le Salut du T. S. Sacrement, M. l'abbé Bertrand, ancien missionnaire d'Afri-

que, exposa en un beau sermon le rôle du prêtre dans la société, et en particulier l'apostolat réservé aux prêtres salésiens en faveur de la jeunesse en danger de se perdre.

Une charmante séance récréative permit à toute la Maison de féliciter les deux élus. Avec une modestie édifiante, ils remercièrent les enfants et leurs maîtres. Le Directeur prononça aussi quelques mots pour remettre les choses au point et affirmer que les deux jeunes prêtres, en grande partie formés sous ses yeux et de ses mains, avaient toujours consolé leurs Supérieurs et donné aux enfants de saints exemples.

* *

Le 1^{er} juillet, un des deux jeunes prêtres dont nous venons de parler, D. Bron, célébra solennellement une de ses premières messes dans la chapelle du Patronage salésien de **Toulon**, auquel il est attaché. Les amis de nos Œuvres ont bien voulu prendre part à notre joie en cette circonstance.

* *

A plusieurs reprises, nous avons parlé de l'Association des Anciens élèves de l'Oratoire Saint-Léon à **Marseille**. Une gracieuse brochure nous apporte le compte-rendu de la fête annuelle célébrée le 30 mai dernier. Nous y trouvons, entre autres choses consolantes, la résolution d'étudier les questions sociales à la lumière des enseignements de l'Église et en particulier des admirables Encycliques de Léon XIII. Un local paternellement concédé par Don Bologne à l'Oratoire est le siège des réunions. C'est là que nos anciens élèves, sous l'égide et avec le concours de leurs maîtres aimés, travaillent à devenir de plus en plus de solides chrétiens et à porter au loin les ardeurs d'un apostolat dont les bénédictions, comme les germes, seront sûrement marqués des grâces salésiennes.

* *

Avant de quitter le Midi, remercions nos amis des diocèses d'**Agen** et de **Toulouse** qui ont fêté la Vierge de Don Bosco par de pieuses réunions.

Nous avons sous les yeux les imprimés lancés à cette occasion par M. le chanoine Jaffre, d'Agen, et par M. l'abbé Roquelaine, curé de Grenade-sur-Garonne. Une messe, une allocution de circonstance et le Salut du T. S. Sacrement, ont fourni à la piété de nos chers Coopérateurs un aliment précieux.

Signalons, pour Agen, une réunion spéciale des Coopérateurs et Coopératrices dans le salon du collège Saint-Caprais, ainsi qu'une quête en faveur de nos Œuvres.

Le lendemain de ces deux réunions, une messe fut célébrée pour les Coopérateurs dé-

* * *

Le 21 juin, la bénédiction solennelle d'une magnifique statue de Marie Auxiliatrice avait attiré au Patronage salésien de **Romans** une centaine de personnes particulièrement dévouées à nos Œuvres. Après la messe, célébrée par le Directeur du Patronage, le R. P. de Chabannes, S. J., donna une très intéressante conférence. Après avoir rappelé la devise de Don Bosco: « *Da mihi animas, cætera tolle* », et l'avoir proclamée la plus belle que puisse choisir un homme et la plus sublime prière qu'il puisse adresser à Dieu, le distingué orateur démontra, à l'aide de plusieurs traits caractéristiques de la vie de Don Bosco, que notre vénéré Fondateur fit toujours de cette devise si haute la règle de ses moindres actes. — Les Coopérateurs salésiens doivent imiter Don Bosco: ceux de Romans, eux aussi, veulent agir.

« Et que voulons-nous s'écrie le R. P. de Chabannes ?

Nous voulons deux choses :

Une chapelle d'abord ; oui, une chapelle plus digne de la majesté de Dieu et moins *haute*. Ce petit galetas est bien blanc, bien propre, mais la maison est bien petite et la place qu'il occuperait si nécessaire pour les pauvres orphelins qu'on devrait y mettre, pour les quelques enfants que Dieu appelle et qui sont trop pauvres pour faire leurs études et se préparer au sacerdoce ailleurs !

Puis, une maison. Ah ! nous ne sommes pas bien exigeants, nous ne pouvons pas tout entreprendre ; mais nous fondons, nous ne terminons pas. La maison viendra donc ensuite. Il s'agit de commencer ; il faut pouvoir prendre quelques enfants, et je vous dirai comme saint Vincent de Paul : *Mesdames, le sort de ces enfants est entre vos mains.*

Tâchons donc d'avoir, chacun de nous, un prêtre sur la montagne sainte, un prêtre qui prie pour nous.

Je connais une famille lyonnaise, foncièrement chrétienne et charitable, qui, à chaque enfant que le Ciel lui accorde, verse la somme suffisante pour former un prêtre. Elle en a cinq aujourd'hui ; c'est un intercesseur auprès de Dieu qu'elle assure à chacun de ses enfants. N'est-ce pas une généreuse et sublime pensée ?

Si vous donnez beaucoup, Mesdames, vous serez heureuses, c'est ce que répétait sans cesse le baron Cotta, qui donna beaucoup aux Œuvres de Don Bosco ; et en fin de compte c'est vous qui finirez par remercier les Pères Salésiens.

Il faut vous dépenser pour faire connaître cette œuvre. N.-D. Auxiliatrice saura bien vous le rendre et Dieu vous bénira, même dans ce monde, avant de vous faire participer à sa gloire avec la foule des enfants pauvres, qu'il aime tant, et que vous aurez aidés à y parvenir. »

Nous aurions fort à faire si nous devions distribuer ici tous les remerciements dont nous sommes redevables. Le R. P. de Chabannes, eni, venu à Romans pour prêcher la neuvaine

du Sacré-Cœur à la Visitation, a bien voulu, au dernier moment, porter la parole à la place de M. le curé de Saint-Barnard, pris d'une indisposition subite qui lui a imposé quelques jours d'exil à la campagne ; MM. les vicaires de la paroisse, toujours si heureux de seconder l'abbé Caillet dans ses bontés pour les Salésiens ; enfin les Coopérateurs si profondément dévoués qui saisissent la moindre occasion d'affirmer efficacement leurs sympathies : que d'amis à bénir, et que d'actions de grâces à rendre ! Il nous serait bon de dire à tous et à chacun d'eux notre vive reconnaissance. Nous chargeons la Vierge Auxiliatrice, dont le culte va prendre à Romans un nouvel essor, de témoigner à nos chers bienfaiteurs notre gratitude.

* * *

Le dimanche de la Trinité, l'Oratoire salésien de **Paris-Ménilmontant** avait l'insigne honneur de posséder un vénérable évêque missionnaire, de la Société des Missions-Étrangères, S. G. Mgr Biet, Vicaire apostolique du Tibet, qui voulut bien assister pontificalement à la grand'messe et confirmer une vingtaine de nos enfants. Son allocution fut celle d'un véritable apôtre. Sa Grandeur accepta de s'asseoir à la table salésienne. Le soir, le R. P. Henri, des Carmes déchaussés, prononça le discours de circonstance.

À Paris et à Rueil, la procession de la Fête-Dieu a eu un caractère triomphal qui a certainement constitué pour bien des âmes un suave et puissant apostolat. À **Rueil**, M. le marquis et M^{me} la marquise de Maubou, bienfaiteurs insignes des Salésiens, ont pris part à la solennité.

Le dimanche 27 juin, voyait une autre fête à Ménilmontant : l'installation de M. le comte de Courson en qualité de Président de notre Patronage du Dimanche. À Paris, un président des Patronages est un membre influent des conférences de Saint-Vincent-de-Paul, et par suite le trait d'union entre le Patronage et l'admirable Société des Conférences qui, sur la foi de l'un de ses membres, vient en aide aux Patronages de la capitale par des allocations mensuelles et, ce qui est plus encore, par le concours précieux et l'appui qu'elles leur accordent en préposant à la marche des Œuvres de jeunesse un de ses représentants. Ce titre de Président n'est pas précisément une sinécure, surtout lorsque le titulaire doit venir du Bois de Boulogne à Ménilmontant pour suivre ses protégés. Mais le dévouement jamais ne sut compter avec les distances.

L'installation de M. le comte de Courson fut faite par M. Dutay-Harispé, Président de tous les Patronages de Paris.

Pour finir, mentionnons un évènement qui a bien son importance. Nos lecteurs n'ont

pas oublié que régulièrement chaque année la Société de Saint-Vincent de Paul organise pour ses patronés une exposition industrielle. Chacun des apprentis ou des ouvriers admis à concourir présente un travail fait par lui, et sur lequel le Jury se prononce en tenant compte de la valeur individuelle des travaux présentés, eu égard au temps d'apprentissage et à l'âge de l'exposant, mais sans jamais baser son jugement sur une comparaison entre les objets exposés.

Jusqu'ici nous avons eu constamment la satisfaction d'enregistrer les succès consolants de nos jeunes apprentis ; mais cette année-ci, où quarante de nos enfants ont exposé, les résultats du concours ont dépassé de beaucoup nos espérances les plus aventurées. En effet nous avons obtenu :

- 7 mentions
- 18 médailles de bronze
- 3 — d'argent
- 3 — de vermeil
- 3 — d'or (*dites d'honneur*)

Il convient de noter que pour tous les Patronages réunis, *cinq médailles d'honneur seulement* devaient être distribuées : l'Oratoire salésien de Ménilmontant en a obtenu *trois*. Nous sommes sûrs de faire plaisir à nos chers Coopérateurs en leur notifiant les résultats de l'enseignement professionnel donné dans nos Maisons, grâce à leur appui persévérant et à leurs aumônes. Après Dieu, c'est donc à eux que va notre reconnaissance et celle de nos jeunes apprentis.

* *

Nous disions dernièrement à nos chers lecteurs que le Patronage de filles dirigé par les Sœurs de Don Bosco à Lille soupirait après une chapelle. Les désirs ardents de la nombreuse population enfantine qui accourt avec tant de joyeux empressement rue Corbet viennent d'être satisfaits. Le 20 juin, le Directeur de l'Orphelinat salésien de la rue Notre-Dame inaugurerait cette bienheureuse chapelle ; et le soir, M. le chanoine Carton, curé-doyen de Saint-Pierre-Saint-Paul, procéderait à la réception des Enfants de Marie. Au risque de commettre une indiscretion, nous tenons à révéler que la nouvelle chapelle de la rue Corbet est bien loin d'être payée. Peut-être aurons-nous à dire, le mois prochain, que cette dette, complètement éteinte, est morte de sa belle mort... A Lille et dans les pays qui lui ressemblent, tout est possible, nous le savons depuis longtemps.

Le lendemain, 21 juin, les écoliers fêtaient saint Louis de Gonzague, dont le panégyrique fut prêché par le R. P. Waquette, S. J.. N'oublions pas la bénédiction d'une bannière de saint Louis de Gonzague, brodée par une

de nos bonnes Coopératrices, M^{me} Daubresse, qui, sans tenir compte de son état de santé, a bien voulu venir, de sa campagne, prendre part à la solennité.

Enfin, le 27, la première communion de onze orphelins et la procession solennelle du T. S. Sacrement attirait dans notre Maison de la rue Notre-Dame de nombreux amis de nos Œuvres.

Mgr Bannard, recteur de l'Université catholique, voulut bien dire la messe de Communion. Le sermon fut donné par M. l'abbé Delhoute, vicaire de la paroisse, et la procession présidée par le R. P. Boulangé, S. J., Recteur du Collège Saint-Joseph.

Quelques jours avant cette fête, Don A. Bologne, Directeur de l'Orphelinat salésien de Lille, recevait, accompagnant une offrande, une lettre charmante. Nous ne nous résistons pas au plaisir de la reproduire, dans la pensée qu'elle pourrait bien devenir la source d'une foule d'autres saintes inspirations du même genre. Nous respectons et le style et la manière de ponctuer des deux jeunes correspondants.

Révérend père

Notre papa pour nous récompenser d'avoir été sages cette année (et cependant nous ne l'avons pas toujours été) nous envoie passer un mois à la mer.

Comme papa nous répète bien souvent que nous devons remercier tous les jours le bon Dieu de tout ce qu'il nous donne en plus qu'à tant d'autres petits qui n'ont même pas toujours le nécessaire nous lui avons demandé de vous envoyer quelque chose pour faire plaisir à vos pauvres orphelins et nous lui avons promis pour l'y décider que nous deviendrons tout à fait bons surtout moi l'aînée qui me prépare à faire ma première communion l'année prochaine.

Nous vous prions donc de mettre le billet qu'il nous a donné dans la petite bourse de ceux à qui vous servez de père et vous leur demanderez s'il vous plait de prier pour que nous gardions longtemps papa et maman.

Nous vous embrassons respectueusement et vous prions de nous donner votre bénédiction

O. et P.

Rien de ce que nous pourrions ajouter à cette page embaumée d'esprit de foi et de charité délicate ne vaudrait les réflexions auxquelles se livreront nos chers Coopérateurs en la lisant. Puissent-ils être nombreux les foyers chrétiens où les enfants respirent l'atmosphère surnaturelle que révèle la lettre de ces deux petits amis de Don Bosco, de ses Œuvres, de sa Madone bénie.





LES ŒUVRES DE DON BOSCO HORS DE FRANCE

CONFÉRENCES SALÉSIENNES ITALIE-SUISSE-AUTRICHE

Un de nos Supérieurs majeurs, Don F. Cerrutti, Directeur général des études, a fait dans les derniers jours d'avril et les premiers de mai une série de conférences en différentes villes de la Suisse, de l'Italie et de l'Autriche.

Balerne, Trieste, Trente, Goritz, Treviglio l'ont tour à tour reçu et fêté comme on a partout la charité de recevoir et fêter les fils de Don Bosco.

A propos de la conférence que notre vénéré Supérieur a faite à Trente, un journal de cette ville, la *Voce Cattolica*, donne, à titre de renseignement, des chiffres que nous sommes heureux de reproduire ici pour la consolation et l'encouragement de nos amis.

Les Coopérateurs et Coopératrices de la Pieuse Société salésienne, sont maintenant en grand nombre. Le disséminés dans les cinq parties du monde, *Bulletin salésien*, qui est l'organe de cette association, a un tirage mensuel de 151,000 exemplaires ainsi distribués :

Édition italienne :	60,000
» française :	31,000
» espagnole :	16,000
» anglaise :	8,000
» allemande :	22,000
» polonaise :	14,000

En admettant que chaque *Bulletin* ait un minimum de cinq ou six lecteurs — et c'est bien peu — près d'un million de personnes reçoivent chaque mois, grâce à l'organe de nos Œuvres, des nouvelles des entreprises de salut commencées par notre vénéré Fondateur sous le regard de sa Vierge bénie, Marie Auxiliatrice.

MILAN. — Inauguration solennelle de l'Oratoire Saint-Ambroise. —

« *A Domino factum est istud!* C'est le Seigneur qui a opéré toutes ces merveilles, » disait dans le transport de son admiration un de nos Supérieurs qui a assisté aux grandioses fêtes milanaises du centenaire de saint Ambroise, dont les journaux catholiques ont porté, par delà les Alpes, un écho des inoubliables splendeurs.

Trois cardinaux, vingt archevêques ou évêques étaient accourus à la voix du vénéré successeur de saint Charles Borromée pour s'associer au religieux éclat des manifestations de foi du peuple milanais.

Les Autorités religieuses et civiles, l'aristocratie et le peuple n'avaient eu durant ces jours qu'un cœur et qu'une âme pour fêter le grand Protecteur du diocèse de Milan.

M. le Préfet de Milan, à titre de *prédécesseur de saint Ambroise* dans cette charge, a pris part à ces solennités avec un empressement qui l'honore.

Translation des reliques, cérémonies pontificales, tout a revêtu ce caractère de grandeur unique, héritage sacré que l'Église transmet de siècle en siècle à ses solennités.

« *A Domino factum est istud!* » dirons-nous, de notre côté, pleins d'admiration et de reconnaissance, en détachant de ce tableau grandiose un épisode tout salésien, celui de l'inauguration du nouvel Oratoire *Saint-Ambroise*.

Depuis un mois, le Comité activait les derniers travaux de décoration, d'éclairage, d'installation, afin que tout fût prêt pour l'époque fixée.

Le zèle de nos amis fut couronné de succès: le 15, deux heures avant la cérémonie, une foule avide de saintes émotions se pressait dans les rues avoisinant le nouvel Établissement. Celui-ci avait été somptueusement décoré par les soins des Dames du Sous-Comité.

Un magnifique arc de triomphe estompait de ses couleurs voyantes la façade de la maison, où un cartouche splendidement décoré portait l'inscription suivante :

SOUS LE PATRONAGE DE S. AMBROISE
REVIVANT EN LA PERSONNE DE SON SUCCESSIONNAIRE
LE CARD. ARCH. A. C. FERRARI
LES FILS DE DON BOSCO
AU COURS DES FÊTES DU CENTENAIRE DE S. AMBROISE
INAUGURENT SOLENNELLEMENT LE NOUVEL INSTITUT
QUI SOUS LE VOCABLE DU GRAND PROTECTEUR DU DIOCÈSE
ABRITERA POUR LEUR DONNER L'ÉDUCATION RELIGIEUSE
ET CIVILE
LES FILS DU PEUPLE
DE LA CITÉ AMBROISIENNE.

A 4 heures arrivent successivement LL. ÉÉ. les cardinaux Ferrari, Sarto et Svampa, archevêques de Milan, Venise et Bologne, bientôt suivis de douze archevêques ou évêques.

Le maire et le conseil municipal, le procureur royal, M. le sénateur Porro, le haut commandement militaire de la ville avaient voulu témoigner, par leur présence à la cérémonie d'inauguration qu'ils s'unissaient aux autorités religieuses pour déclarer d'utilité publique le nouvel Oratoire.

La cérémonie fut brillante. Quand tous les invités se furent retirés au milieu des acclamations, du peuple, la maison fut envahie par une foule sympathique, heureuse de pouvoir circuler librement à travers les larges corridors et les vastes salles de l'Oratoire *Saint-Ambroise*.

Un merci, un grand merci de tout cœur à Don Morganti, le zélé Directeur du Comité salésien.

BOLOGNE. — La première pierre de l'Oratoire Saint-Charles. — Le 20 février dernier, dans la soirée, notre bien-aimé Supérieur Don Rua était reçu à la gare de Bologne par les principaux membres du Comité salésien de cette ville. Notre vénéré Père venait assister au triduum de fêtes solennelles organisées à l'occasion de la pose de la première pierre de l'*Oratoire Saint-Charles*. Le jour suivant, 21 février, Don Rua fit une Conférence dans l'église paroissiale de la Trinité. Une foule compacte et bienveillante prêta à l'orateur une attention qui ne se démentit pas un seul instant durant ce discours d'une heure. S. É. le cardinal Svampa avait bien voulu présider la cé-



Milan — Façade du corps de bâtiment inauguré le 15 mai 1897

Un grand merci aux membres des Comité et Sous-Comité, dont le zèle n'a pas connu un seul instant de défaillance.

Un grand merci à tous nos amis de Milan.

Un grand merci enfin et surtout à Marie Auxiliatrice, dont la protection nous a paru si évidente durant ces trois jours inoubliables de samedi, dimanche et lundi 15, 16 et 17 mai 1897.

Te Deum laudamus! C'est à Milan que cet hymne jaillit du cœur des fidèles avec une ardeur d'enthousiasme et une puissance d'émotion que nul autre pays au monde n'a le privilège de faire naître. Milan est la patrie du *Te Deum*.

rémonie, assisté de Leurs Grandeurs Nosseigneurs Zoccoli, évêque titulaire de Sébaste, auxiliaire de Bologne, et Bonaiuti, évêque de Pesaro.

Au soir de ce même jour, vers 8 heures, les jeunes gens du Patronage nouvellement fondé en cette ville offraient à leurs bienfaiteurs une séance récréative présidée par S. É. le Cardinal-Archevêque.

Le lendemain était le jour fixé pour la solennelle cérémonie.

Monseigneur Carpanelli, — toujours à la tête du mouvement salésien à Bologne — avait dignement veillé aux préparatifs. La limite du terrain acheté pour les Salésiens était indiquée par des poteaux en-

guirlandés qui élevaient vers le ciel des bannières multicolores.

Inutile de dire que S. É. le cardinal Svampa avait tenu à honneur de présider la solennité. A ses côtés on voyait aussi Monseigneur Zoccoli, Mgr. Bonaiuti, et l'élite du clergé diocésain. Le séminaire archiépiscopal, au grand complet, de nombreuses députations d'Ordres religieux et de cercles catholiques, manifestaient par leur présence leur sympathie pour l'Œuvre des fils de Don Bosco.

Après un magnifique discours de S. É. le cardinal Svampa, M. le docteur Guermandi, professeur de littérature latine, donna lecture du procès-verbal de la cérémonie, qui fut signé par les notabilités présentes, par l'architecte et l'ingénieur chargés des futures constructions, après quoi Son Éminence plaça de ses mains le parchemin dans la cavité ménagée tout exprès. On y mit aussi plusieurs pièces de monnaies italiennes, françaises, anglaises, etc., etc.

Aussitôt après la cérémonie, l'Éminentissime Prince de l'Église qui l'avait présidée envoya au Souverain Pontife un télégramme demandant la bénédiction apostolique pour l'Œuvre entreprise avec tant d'ardeur et sous de si heureux auspices.

MM. les curés de Bologne ont offert à l'Œuvre salésienne 240 fr., produit d'une collecte qu'ils avaient bien voulu faire parmi eux.

* *

Quand toutes les bonnes volontés sont unies dans l'entente la plus parfaite et dirigées par des hommes tels que S. É. le cardinal Svampa, Mgr. Carpanelli, Mgr. Zoccoli etc., les entreprises charitables ne sont pas exposées à languir dans une attente décourageante ou à progresser par à-coups, pour aller achopper finalement aux difficultés inhérentes à toute fondation.

Tandis que les travaux battent leur plein, les deux Comités rivalisent de dévouement pour réunir les ressources nécessaires. Le 16 mai dernier, le Comité des Dames organisait une réunion à l'église de la *Sainte* — c'est ainsi que les Bolonais ont coutume d'appeler l'église dédiée à sainte Catherine, et où l'on vénère ses merveilleuses reliques.

Monseigneur Carpanelli, Mgr. Zoccoli, Don Viglietti, Directeur de la nouvelle fondation, prirent tour à tour la parole, et avec le plus grand succès, si l'on juge l'éloquence aux résultats qu'elle obtient.

En somme, très bonne journée — journée inoubliable, si l'on en doit croire l'*Avenir* de Bologne.

Quelques jours auparavant, S. É. le cardinal Svampa avait adressé aux deux Comités une lettre de félicitation et d'encouragement : «... C'est une œuvre sainte et sociale que vous entreprenez, disait-il entre autres choses. Vous avez compris qu'aujourd'hui le premier devoir du chrétien est de sauver la jeunesse pauvre. Il sont nombreux les enfants qui grandissent dans l'abandon le plus absolu et l'ignorance la plus complète..... Tous ceux qui ont à cœur le salut de la patrie et le règne de l'Évangile répondront à votre appel... Courage donc, et confiance !...»

Oui, courage et confiance, chers amis de nos Œuvres ; courage et confiance : tout vous y convie, et la bienveillance de votre pasteur, et l'union admi-

nable de toutes les bonnes volontés, et le concours efficace de tous ceux qui ont reçu en partage les biens de la fortune !

* *

On nous saura gré, pour expliquer notre illustration, de donner ici le plan du nouvel Oratoire, qui comprendra, outre trois cours vastes et bien aménagées :

1° Une église de 60 mètres de longueur sur 30 de largeur, avec crypte réservée aux enfants du Patronage ;

2° Un corps de bâtiment principal, avec façade sur la rue (telle que la montre le plan). Cette partie des constructions mesurera 145 mètres de long, et aura trois étages sur rez-de-chaussée et sous-sols. Le centre du bâtiment sera occupé par les bureaux de la Direction, les parloirs etc. La partie de droite sera réservée aux étudiants, celle de gauche aux apprentis.

3° Un deuxième corps de bâtiment transversal, qui vient rejoindre le centre de l'édifice principal, de manière à diviser en deux parties égales les constructions.

4° Une seconde aile comprendra les locaux spécialement affectés au Patronage du dimanche.

Les travaux avancent avec rapidité, et nous espérons annoncer bientôt aux amis de nos Œuvres la bénédiction et l'occupation d'une partie du futur Établissement.

FLORENCE — Le banquet des pauvres.

Nos chers lecteurs ont sans doute entendu parler du Congrès tenu ces derniers temps à Florence, dans le but de promouvoir la dévotion à la T. S. Vierge Marie.

Pour clôturer dignement les solennités de ces réunions pieuses, les directeurs de divers Comités résolurent d'organiser un grand banquet en faveur des pauvres de la ville.

Six cents pauvres de l'un et l'autre sexe devaient prendre part à ces agapes de la fraternité chrétienne des classes, et le local de l'Oratoire salésien avait été choisi comme se prêtant mieux à cette réunion. Au jour fixé, tout était prêt. Dans la cour de notre Établissement, cinq tables avaient été dressées sous les tilleuls feuillus qui l'ombragent ou sous les arcades richement festonnées et ornées de bannières, de guirlandes et de fleurs.

Evêques, prêtres, membres de l'aristocratie, avocats et docteurs vinrent bientôt tour à tour se mettre à la disposition du *maitre-d'hôtel* pour le service.

S. G. Mgr. Capponi, archevêque de Pise, bénit la table et aussitôt commença la distribution des vivres, tandis que la fanfare de l'Oratoire servait aux invités un autre festin, dont le menu harmonieux devait contenter les plus délicats.

Par une attention touchante, la table des enfants pauvres était servie par les fils des familles aristocratiques de la ville.

La salut du T. S. Sacrement mit sur cette fête le sceau de la bénédiction divine, et le Seigneur dut contempler avec amour foule où s'assimilaient, dans la charité chrétienne, toutes les classes de la société, qui répétaient à l'unisson : Vive Jésus ! — Vive Mario ! — *Evviva Gesù ! — Evviva Maria !*



AMÉRIQUE DU SUD

BOLIVIE

DE CHALLAPATA A SUCRE

LA DEUXIÈME FONDATION SALÉSIENNE DE BOLIVIE.

(Lettre de S. G. Mgr Costamagna)

(Suite *)

Passage du Pilcomayo. — Dans la Vallée du poivre. — De surprise en surprise.

Le Pilcomayo passé, nous fûmes dans une vallée remplie d'arbustes appelés *molle*, et qui produisent le poivre. Au premier abord, cette région nous parut inhabitée, mais quelques instants après que nous nous fûmes arrêtés pour reprendre haleine, des voix, des cris, des appels lointains se firent entendre de tous côtés; et au bout de quelques minutes, nous vîmes descendre de la montagne, comme une trombe humaine, des hommes, des enfants et des femmes ayant leurs nourrissons au bras ou ficelés derrière les épaules. Les femmes portaient presque toutes sur la poitrine une, deux, et même trois cuillères de cuivre, dont le manche aigu sert de fermoir et même d'ornement, quand elles ne sont pas complètement rouillées. En moins de rien nous fûmes entourés. Quelle foi chez ces pauvres gens! Les voilà à genoux, qui demandent une médaille, une bénédiction pour eux et pour leurs chers petits, qu'ils me présentent en tremblant d'émotion. Ces Indiens ne savent pas tous faire le signe de la croix et moins encore prier, mais ils désirent être confirmés. Je leur promis qu'à mon retour, si je pouvais, je les confirmerais en grande solennité, sous le plus beau poivrier de la vallée. Ma promesse les remplit de joie.

(*) Voir BULLETIN de février à juin 1897.

Le lendemain, 20 mars, nous descendîmes célébrer la sainte messe dans la paroisse de *Totala*, où la population entière nous accueillit avec les fleurs obligatoires, au chant des cantiques et avec un grand luxe de compliments. Remontant sur nos mules, nous passâmes à gué le torrent qui donne son nom au pays, mais nous n'avions pas encore fait un demi-kilomètre que nous voyons déboucher du lit tortueux du torrent quelques voitures: elles amenaient le Ministre de l'Instruction publique, M. Vincent Ochoa, Mgr. Taborga et plusieurs autres personnages éminents, qui ne craignirent pas d'affronter de réelles fatigues pour nous faire cette agréable surprise. Nous primes congé de nos mules pour monter en voiture. Un peu plus loin apparut un autre groupe de véhicules: M. Anice Arce, un vénérable vieillard, venait nous demander de descendre dans sa villa « *La Florida* » pour nous restaurer et nous organiser un peu avant d'entrer dans la capitale de la Bolivie. Nous n'eûmes pas de peine à obéir, d'autant plus que l'action réunie d'un soleil de feu, du vent et de la poussière, nous avait transformés en véritables Gabaonites.

Entrée triomphale à Sucre. — Les Salésiens se mettent à l'œuvre. — La Semaine Sainte dans la capitale de la Bolivie.

Le maire de Sucre, M. Charles Arce, fils de notre hôte de *La Florida*, avait fixé à une heure de l'après-midi le moment de notre entrée dans la ville. Mais dès midi, le parcours considérable de *La Florida* à Sucre était déjà plein de monde. Les voitures se suivent sans interruption, et les fanfares répondent aux fanfares. Les honorables ministres du Gouvernement suprême viennent eux aussi à notre rencontre; quelques-uns d'entre eux représentent très spécialement M. Battista, Président de la République, retenu chez lui par une indisposition, et qui désire voir enfin ceux qu'il appelle *ses* Salésiens. Nous voyons aussi les chanoines de la cathédrale; ils nous donnent la douloureuse nouvelle que le vénéré archevêque, Mgr. Pierre de la Llosa, est cloné sur son fauteuil par la maladie; lui aussi attend avec la plus vive impatience les fils de Don Bosco, qu'il appelle *ses* fils.

Cependant le cortège, qui chemine lentement, est arrivé à la porte de la capitale. La cité entière s'est déversée dans les rues spacieuses, tirées au cordeau, et le ciel de l'ancienne *Chuquisaca*, peut-être le plus beau du monde, semble s'être embelli encore pour ce moment. Les ovations commencent, qui empêchent d'entendre les compliments récités par les maîtres d'école et leurs élèves; bientôt nous sommes presque ensevelis sous une averse de fleurs, de bouquets minuscules, de guirlandes. De chaque fenêtre, de chaque balcon descend une ondée ou plutôt un déluge de pétales voltigeantes et odoriférantes. Notre voiture en est déjà pleine; nous en sommes nous-mêmes couverts et nous avons à faire pour n'être point suffoqués; et la pluie diluvienne de fleurs ne cesse de tomber.

Notre entrée à Potosi avait été solennelle et cordiale, mais celle du Sucre dépasse tout ce que j'en pourrais dire. Les ministres et M. Arce, qui étaient à mes côtés, me répétaient souvent: « Monseigneur, veuillez donc lever la main et bénir: ne voyez-vous pas combien vous demandent votre bénédiction? » et moi de répondre: « Mais le moyen de lever la main sous le poids des fleurs. » Sur la grande place, quand il fut question de pénétrer dans la cathédrale, nous eûmes de nouveau besoin de la force armée. Après le *Te Deum* solennel et le salut du T. S. Sacrement, je parlai à cette foule immense pour dire notre gratitude, comme nous en avions le devoir, et puis, repassant au milieu des baïonnettes qui contenaient la foule, nous fûmes escortés triomphalement jusqu'à la maisonnette que M. le Président de la République, par les soins de Mgr. Taborga, nous avait fait préparer. Les jours qui suivirent nous amenèrent une infinité de visites qu'il nous fallut nécessairement rendre, ce qui n'est pas un des moindres embarras de la vie d'ici-bas.

Le premier dimanche que nous passâmes à Sucre vit s'ouvrir le Patronage du dimanche, qui en dépit de l'étroitesse du local, compta aussitôt deux-cent cinquante enfants. Mais ni Don Gasparoli ni son personnel — les clercs Bazzoli et Jano, les coadjuteurs Rodino, Notario et Spadaccini — n'étaient satisfaits. — A La Paz, disaient-ils, nos confrères en ont déjà plus de mille, et nous ici, seulement deux-cent cinquante. — « Peu à peu, mes chers amis, répondais-je; tout viendra, et soyez sûrs qu'une fois installés à l'*Oratoire Saint-Augustin*, vous rivaliserez avec les Salésiens de La Paz.

Avant de clore cette lettre, je voudrais vous dire un mot, bien-aimé Père Don Rua, de la manière dont on célèbre la semaine sainte à Sucre; mais aujourd'hui même, 6 avril, je dois repartir pour Potosi où m'attendent au moins dix mille confirmands; je serai donc bref, et ne vous entretiendrai que de ce que j'ai vu de mes yeux en célébrant les

offices pontificaux de la grande semaine à la place et sur la demande de Mgr. l'archevêque.

Les membres du gouvernement suprême sont en communion d'idées et de pratiques avec le premier magistrat de la République. Aussi, non seulement M. le Président, mais encore les ministres et le corps diplomatique, la cour suprême et la cour supérieure, en un mot toutes les autorités civiles, prirent part aux cérémonies des Rameaux, à celles du Jeudi-Saint et du Vendredi-Saint, et personne ne manqua de faire l'adoration de la croix. Les gardes du tombeau étaient relevés à des heures fixes, et de tous côtés des musiques faisaient entendre des mélodies suaves et mélancoliques. On vit M. le Président de la République, escorté de sa garde d'honneur, visiter les douze tombeaux ou monuments de Sucre, tous plus riches les uns que les autres: à son exemple, de nombreuses compagnies de soldats, le drapeau en berne et le canon du fusil tourné vers la terre, faisaient les mêmes visites en donnant des signes de vraie componction. La clef du tombeau de la cathédrale, je dus la remettre au Président de la République, le Jeudi-Saint, selon la coutume du pays, et le lendemain ce fut le Président lui-même qui vint me la rendre. La Passion, chantée en musique, dura plus d'une heure. Le chapitre, les curés de la ville, les séminaristes, chargés des cérémonies, les font avec beaucoup de gravité. Mais ce qui m'a surtout pris le cœur, c'est la communion pascale des divers régiments de la région; et cependant les trois grandes nefs de l'église de Saint-Dominique regorgaient de militaires. Ils se présentaient tous, la contrition peinte sur le visage, le canon du fusil tourné vers la terre et en promettant d'être fidèles au Roi des rois et à la patrie. Les honneurs qu'ils rendirent à N.-S. Jésus-Christ, au moment de l'élévation et aux sons d'une musique tout à fait martiale, m'émurent profondément. La même scène se renouvela à la communion. On ne doit pas s'étonner que les soldats fassent encore leurs Pâques. Quand le souverain donne le bon exemple, il est naturel que tous ses sujets le suivent. « *Regis ad exemplum totus componitur orbis.* » Le digne Président de la Bolivie donne souvent de ces exemples à ses administrés parce qu'il est avant tout le soldat de Dieu et le fils de la Sainte Église catholique. Mille fois heureux le peuple qui possède un Président ou un roi chrétien pratiquant! Après la Communion, et quand les musiques militaires se turent, je confirmai un grand nombre de soldats, qui devinrent aussi soldats de Jésus-Christ. Le ministre de la guerre fut leur parrain.

Une autre cérémonie m'impressionna tout aussi vivement: la *revue*, qui se fait solennellement dans la cathédrale au temps de la Passion et pendant la Semaine Sainte, pour commémorer les victoires de Jésus-Christ

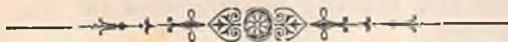
sur le monde: *Ego vici mundum*. On fait cinq fois cette revue pour signifier les cinq âges du monde, marqués par les noms d'Adam, de Noé, d'Abraham, de Moïse, de David et de Jésus-Christ. La dernière de ces revues c'est moi que l'ai présidée, et je puis dire en connaissance de cause qu'il ne s'agit pas d'une sinécure. Pendant le dernier psaume des Vêpres, le clergé va se mettre sur deux rangs, qui s'étendent de la balustrade à la porte de l'Église, tandis que les chanoines, enveloppés dans une *cappa* noire munie d'un capuchon et ornée d'une traîne de douze mètres de longueur, vont, eux aussi, deux à deux et lentement, du côté du grand portail. Pendant qu'on chante le *Vexilla regis*, l'évêque arrive, et, portant un étendard orné d'une grande croix rouge sur champ noir, commence à le faire flotter et à l'agiter selon le rythme d'une musique lugubre, d'abord sur l'autel et puis sur le marchepied; ensuite, après avoir été lui-même couvert par deux fois de cet étendard, il va le faire flotter sur tout le clergé d'abord et enfin sur tous les chanoines qui, après le clergé, tombent la face contre terre comme morts, et ne se relèvent qu'à un signal donné avec la même bannière par le porte-étendard.

Toute cette cérémonie rappelle la prédication de Jésus-Christ et la victoire obtenue grâce à sa mort, d'abord sur le peuple hébreu, ensuite sur les gentils et enfin sur le monde entier. Quand le porte-étendard se couvre de la bannière noire, il rappelle que Dieu a mis sur la tête de Jésus-Christ toutes nos iniquités, et que notre Sauveur a voulu être maudit pour nous. Ce rite, vous le voyez, est aussi instructif que touchant.

En voilà assez pour aujourd'hui. Je pars en laissant en la capitale de la Bolivie une partie de mon cœur. Je crains que l'Équateur ne s'éloigne par trop de moi. Que la volonté de Dieu soit faite. Je rentre à Buenos-Ayres, et j'espère sur mon parcours contracter des liens spirituels avec une quinzaine de mille nouveaux Boliviens, en leur donnant la confirmation. A Buenos-Ayres j'embrasserai la croix que me présentera l'obéissance. Bénissez-moi, mon Père, et priez beaucoup pour moi, parce que maintenant j'ai besoin plus que tout autre de la grâce pour accomplir mes importants devoirs.

Je suis, bien-aimé Père,
 Votre fils très affectonné en J.-C.

✠ JACQUES
évêque titulaire de Colonia.



ASIE



PALESTINE.

BETHLÉEM

Le portrait que nous donnons ci-contre est celui d'un pauvre enfant de la catholique Arménie: il a nom Pierre Arusian.

O'est un garçon intelligent, nous écrit Don Belloni, d'une affabilité bien rare chez les enfants de ces contrées; il est d'un na-



PIERRE ARUSIAN, jeune orphelin arménien
 adopté par Don Belloni, à Bethléem.

tuel plutôt joyeux; mais le souvenir des horreurs dont il a été témoin, là bas, dans son village, se reflète dans ses yeux profonds.

Un soir, sa maison est assaillie par les Turcs. Poussé par l'instinct de la conser-

vation, l'enfant fuit et va se cacher dans l'ouverture d'un vieux conduit vide. De là, il dut assister à l'égorgeant de sa mère, de ses frères et sœurs, et enfin au pillage et à l'incendie de sa maison. « J'aurais voulu crier, nous a-t-il dit, j'aurais voulu me présenter moi aussi à mes bourreaux, mais je ne le pus: j'étais comme pétrifié, les sons s'étouffaient dans ma gorge..... Ce n'est que longtemps, bien longtemps après que j'ai pu sortir de ma cachette.....

« Des cadavres de ma mère et de mes frères il ne restait plus, sous les cendres fumantes de notre demeure, que quelques os calcinés..... Je n'ai plus de parents sur la terre, mais je ne me plains pas: il y a tant de pauvres gens plus malheureux encore que

moi. Car enfin, aujourd'hui j'ai retrouvé une famille et Don Belloni est pour moi un bon père. »

Pauvre petit! il n'est pas le seul qui ait trouvé un asile et des soins dans notre Orphelinat de Bethléem. Nous aussi nous avons voulu aider au soulagement de tant d'infortunes et nous comptons sur nos bienfaiteurs pour subvenir au surcroît de dépenses qu'entraînera l'acceptation d'un plus grand nombre d'orphelins.

Après les épouvantes de la misère, la Providence suscite ordinairement l'héroïsme de la charité chrétienne, remède divin préparé à toutes les désolations. La charité nous aidera sûrement à semer un peu de bien dans ce malheureux Orient.



ÉTATS-UNIS

CALIFORNIE.

Nous recevons des nouvelles de nos confrères récemment partis pour San-Francisco.

« Nous avons fait le plus heureux des voyages et sur mer et sur terre, écrivent-ils, sans aucun souci, car partout où nous passions, une main amie avait pensé à nous.

Sur le bateau où nous avons pris place se trouvaient déjà deux prêtres: nous avons aussitôt lié connaissance, et durant tout le temps du voyage nous avons formé une petite famille, avec exercices de piété en commun. Chaque matin, nous avons pu dire la sainte Messe.

A San Francisco, nous trouvons le bon curé de la paroisse des Italiens qui, sans perdre de temps — car ici on connaît le *time is money* — nous conduit chez S. G. Mgr. l'archevêque, et dès le lendemain nous remet les clefs de l'église qu'il a jusqu'à ce jour desservie. Bientôt ce saint prêtre regagnera Aquino, son pays natal, mais son souvenir vivra toujours dans la mémoire des pauvres émigrés pour lesquels, durant de longues années, il a dépensé sans compter son temps et ses forces.

L'Église est grande et belle: quand il nous aura été possible de la décorer convenablement, elle sera même très belle

Nous comptons donner sous peu une grande mission à tous nos paroissiens. Monseigneur a approuvé et encouragé notre projet. Veuillez donc prier et faire prier à nos intentions afin que nous puissions opérer du bien en quantité, à titre de don de joyeux avènement. »

GÉNÉRAL-ACHA. (PATAGONIE CENTRALE). — **Le mois des fleurs et la première fête de la T. S. Vierge dans la Pampa centrale.** — « Vous connaissez la Pampa Centrale pour en avoir entendu parler bien des fois. Le mot Pampa dit naturellement région désolée et stérile, où la rose refuse de s'épanouir, où le lys n'entrouve jamais sa corolle, où l'humble violette ne répand pas ses parfums, et vous avez dû être étonné du titre quelque peu solennel de « *mois des fleurs dans la Pampa centrale.* »

Hé, mon Dieu! il ne s'agit pas ici de roses, de lys et de violettes, mais bien de pauvres petites fleurs sauvages de *caldones*, d'*algarrobos*, de *chanales*, que nos enfants recherchaient avec une sainte avidité pour les porter à l'autel de la Madone.

Et puis, à côté de ces fleurs sauvages, il y avait d'autres fleurs, non moins belles que celles de nos parterres Européens; je veux parler des sacrifices que s'imposaient les habitants du pays pour venir sans respect humain assister matin et soir à nos petites solennités en l'honneur de Marie.

Fleurs de champs et fleurs de vertus ont éclos à l'envi: c'est bien le moins d'appeler ce temps le *mois des fleurs.*

Sans compter que le jour de clôture nous avons eu une procession splendide: personne n'y man-

quait: le gouverneur général, la milice, le corps musical rapidement organisé pour la circonstance, foule de fidèles des pays voisins et de la ville même, etc. etc.

« En résumé tout fut pour le mieux, même... la quête que j'ai faite en faveur de notre œuvre naissante, et qui a rapporté 800 francs, outre de sérieuses promesses de secours pour l'avenir.

« En avant donc, à la grâce de Dieu! »

D. PIERRE ORSI,
Missionnaire de D. Bosco.

Nouveaux Voyages apostoliques de Mgr Costamagna

I. — De Buenos-Ayres à Lima.

Lima, 23 Juillet 1896

Je vous écris aujourd'hui de la capitale du Pérou qui vit éclore et fleurir sainte Rose de Lima, la première des élus de l'Amérique méridionale dont l'Église ait proclamé la gloire céleste.

C'est à la Rose du Sacré-Cœur de Jésus que je dédie cette relation rapide du long voyage de S. G. Mgr Costamagna à travers le Chili, le Pérou, et la République Argentine.

Le départ. — Nous sommes partis de Buenos-Ayres le 1^{er} mai, huit jours seulement après le retour de Sa Grandeur, qui était allée présider les fondations de *Sucre* et de *La Paz*. Sans doute, après la *petite excursion* qu'il venait de faire, Monseigneur eut été bien aise de prendre un peu de repos; mais il fallait à tout prix traverser les Cordillères avant que les premières neiges n'eussent rendu impossible toute tentative de passage sur les hauts sommets qui séparent l'Argentine du Chili.

Mendoza. — Nous sommes arrivés après deux jours de voyage. Don Vespignani, Inspecteur de nos Maisons de la République Argentine, nous a accompagnés. Les Salésiens possèdent ici deux Établissements en pleine voie de prospérité. Monseigneur s'est fait un plaisir de les visiter et de confirmer les nombreux élèves internes et externes qu'on lui a présentés. Aujourd'hui, lundi 11 mai, nous repartirons sur le « *Transandino* » qui nous conduira, en remontant le cours du Mendoza, jusqu'à « *Punta de Vacas* », où nous passerons la nuit.

Les Cordillères. — Nous avons quitté « *Punta de Vacas* » le matin de bonne heure et sommes bientôt arrivés au pied des Cordillères. Après une ascension aussi longue que périlleuse, nous mettons enfin le pied sur le petit plateau qui couronne le sommet des Cordillères. De là, nos regards plongent d'un côté dans l'immensité de l'Argentine, et découvrent de l'autre les premières hauteurs du Chili. Nous envoyons un adieu à la terre que nous quittons, et nous saluons pleins d'espérance le sol que nous allons fouler en missionnaires.

Santiago. — C'est la veille de la Pentecôte, au milieu de la nuit, que nous sommes entrés dans la capitale du Chili, où nous devons séjour-

ner un mois entier pour visiter d'abord nos cinq Établissements de cette ville, puis ceux de Talca, Concepcion, Valparaiso, Macul.

Je ne puis m'empêcher de rendre ici, de la part de Monseigneur, un témoignage au maître de chapelle et au Directeur de notre Maison principale de Santiago, pour la bonne exécution du chant grégorien le jour de la fête de Pentecôte.

Callao et Lima. — Callao est le port de la capitale du Pérou. Nous avons fait par mer le voyage de Santiago jusqu'ici. Que vous dirai-je de ce voyage? Les côtes sont dénudées et n'offrent rien d'intéressant à l'œil du voyageur, et cependant ces rochers arides sont la richesse du Pérou.

À Callao, nous étions attendus sur le port par les délégués de M. le Président de la République, par M. le préfet de la ville et le directeur du périodique hebdomadaire « *Revista Católica* ». Nos confrères nous attendaient aussi et nous sommes allés immédiatement dans notre Maison de Lima prendre un peu de repos.

Le lendemain les visites ont succédé aux visites: les autorités civiles et religieuses, les Coopérateurs et Coopératrices se sont à l'envi disputé Monseigneur, qui a reçu de nombreuses offres de nouvelles fondations à *Cuzco*, *Arequipa*, *Huaras*, *Traquillo*, *Hoja-redonda* et *Callao*.

II. — De Lima à La Paz.

La Paz, 15 octobre 1896

Sur le Pacifique. — À *Tambo de Mora*, le rivage forme une baie enchanteresse, mais difficilement navigable par suite d'un perpétuel flux et reflux. Nous y avons pénétré cependant pour aller visiter l'*hacienda* de M. Élias. Cet excellent chrétien occupe dans son *hacienda* plus de mille personnes. Il a fait construire une belle maison d'école où il entretient à ses frais un assez beau nombre d'enfants. M. Élias voudrait faire donation aux Salésiens de l'école et de toute la propriété. Ah! si Monseigneur avait eu sous la main quelques confrères, l'acceptation n'eût pas été longtemps différée!

Nous descendons à Pisco, puis à Ica, où Monseigneur doit confirmer plus de 1,000 personnes: ce sont les RR. PP. Franciscains d'Ica qui nous ont préparé cette abondante moisson.

Tambo. — Nous sommes arrivés au milieu d'une retraite que donnaient deux Pères franciscains. Monseigneur a profité de cette occasion pour confirmer bon nombre de fidèles.

Nous allons aussi dans les pays environnants, à Cochacra, Punta etc.

En route. — À Cochendo et Vitor, Monseigneur administre aussi le sacrement de confirmation. Nous nous arrêtons ensuite successivement à Puno, à Coya. Nous traversons le fameux lac historique de *Titicaca*.

La Paz. — J'ai appris en route une affreuse nouvelle. Les Indiens de *Chililaya* sont en guerre constante avec les *Iyachi*. En conséquence ils se volent mutuellement vaches, porcs, chèvres, femmes et enfants. Tout cela est déjà bien mal, mais voici pire: ils font rôtir la chair de leurs ennemis et la dévorent avec un bonheur auquel pour eux nul autre n'est comparable. Et cela, après quatre siècles de civilisation!



Smyrne (Turquie)
le 7 décembre 1896

Le 12 juin dernier, vers huit heures du soir, en rentrant chez moi, je tombais devant la porte de ma maison sans connaissance.

Revenu quelque temps après de cet évanouissement, je me mettais au lit avec des douleurs très vives au bas de l'estomac. Ces douleurs ne faisant qu'augmenter et mon état devenant très grave, le médecin qui me soignait appela plusieurs fois d'autres docteurs en consultation, mais sans succès ; mon cas était désespéré, et, malgré les soins les plus assidus, il ne cessait d'empirer.

Enfin aux yeux, de tous j'étais perdu et je n'avais qu'à me préparer à bien mourir. Mais plein d'espoir en Celle qu'on n'invoque jamais en vain, j'étais assuré que l'Auxiliatrice des Chrétiens me sauverait. En conséquence, je commençai en union avec mes deux sœurs une neuvaine. Le troisième jour, un mieux sensible se déclara et le neuvième quoique faible encore, je pus quitter le lit.

J'avais promis, en commençant la neuvaine de publier, si je l'obtenais, cette grâce insigne dans votre *Bulletin* ; aussi je prie Votre Paternité de vouloir bien en faire relater le récit.

P. S. C.

Votre premier Coopérateur salésien de Smyrne.

Piémont... novembre 1896.

Mon frère devait interrompre ses études, parce que nos parents se trouvaient dans l'impossibilité de payer sa pension. On était au mois d'avril de la courante année. Ne pouvant nous résoudre à voir ce cher enfant interrompre ses études, nous eûmes l'idée de recourir à N.-D. Auxiliatrice et à saint Joseph. Nous leur promîmes, s'ils venaient à notre secours, de faire insérer cette grâce dans le *Bulletin salésien*. Notre prière n'a pas tardé à être exaucée. Mon frère peut maintenant suivre les cours. C'est par reconnaissance, et pour être fidèle à notre promesse, que je viens aujourd'hui prier le *Bulletin* de publier cette grâce.

Un de vos lecteurs.

Smyrne le 4 décembre 1896

Je me fais un devoir d'exprimer ma reconnaissance à Marie Auxiliatrice pour les grâces toutes particulières que je viens d'obtenir par son intercession.

Ci-inclus, je vous remets en un mandat poste vingt francs à titre d'honoraires, contre lesquels vous voudrez bien faire célébrer une Messe d'actions de grâces à l'autel de Marie Auxiliatrice.

Veuillez faire insérer la présente dans votre *Bulletin* mensuel.

La famille Becchio, de *Carmagnola*, remercie la Vierge Auxiliatrice de la grâce insigne qu'Elle lui a obtenue, et prie la Rédaction du *Bulletin* de vouloir bien en rendre un témoignage public pour la plus grande gloire de la Madone.

Mme Mario Sertorio-Sopranis, de *Gênes*, envoie 25 francs pour le sanctuaire de Marie Auxiliatrice à Turin, en reconnaissance d'une faveur signalée. Une maladie contagieuse menaçait sa nombreuse petite famille, mais un recours à la Vierge de Don Bosco a éloigné tout danger.

Mme Marie Zamolo-Masini rend de vives actions de grâces à la Madone, qui a sauvé sa fille d'une mort imminente. Sa pauvre petite enfant avait été atteinte de la fièvre scarlatine, qui la réduisit bientôt à toute extrémité. Devant l'impuissance de la science, Mme Masini a eu recours à Marie Auxiliatrice, lui promettant d'envoyer une offrande à son Sanctuaire si sa fille était sauvée. La grâce a été obtenue et l'heureuse mère envoie 5 francs en actions de grâce.

Une maîtresse d'école de *Trecale* envoie 10 frs., en reconnaissance d'une grâce obtenue par l'intercession de Marie Auxiliatrice.

Mlle Tecla Manfredi, après avoir invoqué Marie Auxiliatrice, a obtenu un heureux résultat dans un concours pour une place de maîtresse d'école.

M. G. B. envoie une offrande pour le sanctuaire de Marie Auxiliatrice qui a préservé ses récoltes de la grêle.

M. Philippe Sequenza, de *Messine*, poursuivi par d'atroces calomnies qui causaient un grand tort à son honneur et à ses affaires, a eu recours à Marie Auxiliatrice. Contre toute espérance la bourrasque a cessé aussitôt, et la paix est revenue dans sa famille. Il envoie 20 francs pour les Missions salésiennes.

Les personnes énumérées dans la liste suivante déclarent devoir à la Vierge de Don Bosco de la reconnaissance pour des faveurs

obtenues à la suite de prières, aumônes, sacrifices, etc.

Denys Cotti, *Argonne*. — N. N., de *Valfenera*, avec offrande de frs. 5,50. — Marie Briata, de *Belforte Monferrato*, avec offrande de 20 francs. — M. P., *Tyrol*, envoie une offrande de 11 francs. — Justine Lupo, *La Loggia*. — E. A. *Ivrée*. — Joseph Traverso, *Garazana*. — Antoine et Louise Calcagno. — Thérèse Cristoforo, *Lorangè*. — Costance Rimavesi, *Lugano*: envoie une offrande de 25 francs. — Marguerite Bonacini, *Turin*. — Jean et Catherine Abrate, *Carmagnola*. — M. D..., *Milan*, avec offrande de 5 francs. — Les époux A. et M. A..., du *Tessin*, avec offrande d'une chaîne en or. — T. N., de *Vercell*, avec offrande de 25 francs. — C. C. *Tortona*. — L. T., *Milan*. — Marie Quartironi, de *Moggio*, avec offrande de 2 francs. — Pierre Castagnola, *Rivatrigo*, avec offrande de 5 frs. — Marie Pellegrina, *Brescia*. — Catherine Cavallero. — M. A. C..., *Tortone*, avec offrande de 50 francs. — Un Coopérateur de *Ostra*, avec offrande de 3 francs. — Don Joseph Masetto, curé de *Lupia*. — Une pieuse famille de *Buttigliera d'Asti*, avec offrande de 10 frs. — François et Rose Gelardi, *Magadino*. — Joseph Ferrari, *Verone*. — François Oriceo, de *S. Vittoria d'Alba*, avec offrande de 2 francs. — Jean Arigoni, *Rogeno*. — C. M., Coopératrice salésienne de *Rivarolo*. — S. R., *Figuerol*.

COURRIER AGRICOLE (1)

PREMIÈRE PARTIE.

Le terrain et les bâtiments.

CHAPITRE II.

Le choix du domaine.

Je vous souhaite, mes chers lecteurs, de trouver et de laisser ce domaine dans votre patrioïne, de labourer, de génération en génération, les mêmes sillons qu'ont labourés vos grands pères. C'est un courage vivifiant, c'est une joie profonde qui s'exhalent des guérets, avec la vive fraîcheur du matin et la chaude effluve du soir, quand l'arbre planté par l'aïeul parti pour le ciel donne son ombre et son fruit, quand bourgeonne en sa frêle bourre de velours la jeune vigne par vous plantée et dont votre enfant, qui balbutie encore, pressera, s'il plaît à Dieu, et en vous bénissant, la pleine vendange.

Ce sont ces longues traditions familiales qui font mieux comprendre la terre maternelle. Mais la loi impie du partage forcé livre un assaut opiniâtre à cette propriété sainte, comme ce lion diabolique dont parle saint Pierre et qui rôde sans cesse, cherchant à dévorer quelque victime. (2) Courage, cependant: tâchez d'épargner ses atteintes aux champs paternels, car ils sont toujours heureux et aimés entre tous. Ils sont plus que de la terre, ceux-là;

les sueurs de l'antique famille y sont tombées et y restent, les bras des anciens y ont fécondé leurs germinations vigoureuses: oh! ils y ont laissé tant de pensées, tant de craintes, tant d'espoirs, tant de joie — et tant de prières de leur âme!

Ces champs, si vous les connaissez bien, vous les cultiverez bien. Expérience passe science, dit le proverbe; et, en ajoutant aujourd'hui un peu de science nouvelle à la vieille expérience, vous pouvez être simplement heureux dans vos champs prospères, virils pour votre maison et pour votre patrie, au grand air et au grand soleil vivifiants, sous le regard bienveillant de de Dieu!

Mais si la Providence propose ou permet à votre labour un champ nouveau; ou bien, si, cherchant à nous créer un idéal, un modèle, nous voulons combiner les conditions les meilleures qu'on puisse désirer, en nos climats, pour installer une exploitation agricole, il peut être permis de considérer la plaine et la montagne, la prairie et la futaie, la source et la rivière, l'exposition favorisée des caresses du soleil et le côteau où se brise et reflue le vent du Nord.

Horace, en des vers harmonieux, a tracé un plan de ce genre. Les poètes anciens avaient le sens affiné de la nature. Déviés de la pure vérité éternelle, ils approfondissaient les merveilles matérielles, soutenus cependant par cette vérité toujours abondante et libérale, par cette Sagesse créatrice qui était avec le Très-Haut quand il ordonnait le monde, avant que rien fût encore, quand il posait les fondements de la terre et dictait de lois à l'Océan, Sagesse dont les délices sont d'être avec les fils des hommes (1). Elle ne cesse pas de répandre sur son œuvre les plus nobles reflets. Les païens ne surent pas toujours les respecter, parce qu'ils ne surent pas toujours les comprendre. Mais leurs erreurs vibrent encore de cette vérité. Ils l'ont traduite parfois en des mélodies immortelles, en des pages d'une observation sagace et d'une expérience éprouvée. C'est pourquoi ils peuvent, ça et là, nous servir de modèles. Hésiode, dans le poème des *Œuvres et des Jours*, Xénophon dans son *Économique*, Aristote dans son *Histoire des animaux*, Théophraste dans son *Histoire des Plantes* et dans sa *Production des Plantes*, Aratus dans ses *Pronostics*, Virgile dans ses *Géorgiques*, et bien d'autres encore, nous offriront quelquefois de sages conseils agricoles que la science moderne n'a pas à dédaigner. Tel Horace, en ce moment, lorsqu'il nous dit:

(1) Voir *Bulletin* de juin et juillet 1897.

(2) 1 Pet. v, 8.

(1) Prov. VIII, 22-31.

*Hoc erat in votis: modus agri non ita magnus.
Hortus ubi, et tecto vicinus jugis aqua fons,
Et paulum silva super his foret; (1)*

c'est-à-dire:

Voici mon souhait: un bien rural pas trop étendu, avec un jardin, et, près de la maison, une fontaine d'eau vive; et encore un petit bois.

Oui, il ne faut pas que le bien à cultiver soit trop vaste, parce qu'alors une partie en est facilement négligée, ou qu'il exige une organisation et des efforts qui transforment l'agriculture en industrie agricole. Or, tel n'est point notre but. Ce n'est pas le lucre qui nous appelle; c'est le travail nourricier et non exempt de charmes.

A un autre endroit, Horace complète son tableau:

« Vous me demandez quelques détails sur ma terre, aimable Quinctius. Suffit-elle à me nourrir? Suis-je riche d'oliviers? Ai-je des fruits, des prés, des vignes courant sur l'ormeau? Je vous réponds, voici mon domaine: une vallée ombreuse divise une chaîne sans cela continue de collines, que le soleil levant caresse d'abord sur la droite et qu'il illumine à gauche, le soir, de ses rayons amortis. Délicieuse est la température. La prune et la cornouille rougissent dans les buissons inoffensifs. Le rouver et l'yeuse répandent en abondance leurs fruits pour le troupeau, leur ombre pour le maître. On croirait que les frondaisons de Tarente ont été ici transportées. La source, qui transmet son nom au ruisseau, verse une eau plus limpide et plus fraîche que celle de l'Hèbre de Thrace; et cette eau est salulaire aux cerveaux fatigués, aux estomacs affaiblis. Ces retraites douces et enchanteresses me gardent des influences fiévreuses de l'automne à la ville. (2) »

Après ces grandes lignes classiques du domaine rural, j'indique, sans les détailler, les influences que les latitudes ont sur la végétation. Les zones tempérées où la Providence nous a fait naître, nous placent par elles-mêmes dans les conditions les plus favorables. D'ailleurs, nous les dirigeons moins que nous ne les subissons. Plus tard, à la suite de nos missionnaires, nous pourrions consacrer un chapitre aux brûlantes productions des tropiques et aux récoltes frissonnantes des pays qui se rapprochent des pôles. Mais nous avons d'abord à vivre dans les régions fortunées où l'humanité s'accumule et s'épanouit autour des céréales favorables aux fonctions intellectuelles, et sous les pampres dont la liqueur, dit le Saint Livre, réjouit le cœur de l'homme (3).

(1) Sat. II, 6.

(2) Hor. Epist. I, 16.

(3) ps. ciii, 15.

Mieux que l'altitude et la latitude, nous pouvons choisir l'exposition et l'abri. Dans le Nord, recherchez l'exposition au midi; plus au Sud, préférez l'exposition à l'Est et au Sud-Est. En tout lieu, redoutez l'exposition au Nord, qui est facilement malade.

Ayez une source d'eau courante dans le voisinage; et si elle est absente, ménagez-vous un puits profond, pour qu'il soit intarissable, et une citerne où vous réunirez les eaux pluviales de vos toitures. Rapprochez-vous de la rivière, s'il en coule quelque une par vos champs; mais n'allez pas jusqu'à ses rives inconstantes où l'inondation vous serait périodiquement un danger, et parfois la ruine, si non la mort.

Les vallées sont propices à la petite culture soignée, mais choisissez celles dont l'ouverture se présente au midi: leur fertilité est plus active, leur atmosphère plus égale. Évitez, au contraire, celles qui s'ouvrent au Nord: les plantes, les animaux, les personnes y souffrent facilement; la vigne n'y mûrit presque pas.

Contre le Nord aussi abritez-vous à la ferme, et abritez votre bétail. Maison, écurie, étable, bergerie, basse-cour, que tout soit au versant méridional d'un côteau ou d'une colline, et, tout au moins, derrière le rideau d'un bois serré et touffu.

Dans la région des montagnes, vous aurez presque toujours des pluies suffisantes, surtout si la barbarie des déboisements ne les a pas dénudées. Les plaines dans le voisinage de la mer ou sur les hauts plateaux seront naturellement moins arrosées; pourtant, elle pourront n'être pas moins fertiles dans leur atmosphère rendue humide par les émanations des eaux.

Voyez ce phénomène curieux. Le Midi de la France est dévoré par la sécheresse, à l'exception du pays de Toulouse, où les pluies sont abondantes. C'est que ce pays est borné au couchant par les Pyrénées et au Nord par les montagnes du Rouergue. Les nuages, condensés, attirés et retenus par ces hauteurs, se déversent sur la région qu'elles circonscrivent. Du grand au petit, il en est de même pour toutes les régions: tel territoire restreint et tel village sont quelquefois moins arides que tels autres des environs.

Enfin, considérez le sol et le sous-sol du terrain où vous allez appliquer vos efforts. Vous comprendrez mieux quel grave intérêt vous y avez, si vous me permettez de vous raconter cette simple histoire.

Un jeune prêtre, né d'une famille rurale, et curieux, dès sa jeunesse, des beautés et des secrets de la nature, fut appelé, pour ses débuts, dans le saint ministère, à diriger une pauvre paroisse perdue au fond d'une solitude des Alpes. L'ignorance seule y était plus grande

que la misère. Jadis, les Vaudois avaient passé par là. Ils y avaient laissé des mœurs grossières et de superstitions qui tenaient lieu de religion aux malheureux habitants incrédules à l'égard des pures vérités chrétiennes. Le jeune apôtre fut d'abord découragé. La grâce de Dieu vint à son secours. Un dimanche, il parla ainsi aux rares personnes qui étaient venues à l'église : — Vous, vos pères, vos maris, vos enfants, vous suez sang et eau, les jours ouvrables, les dimanches et les fêtes, de la naissance de l'aube aux dernières lueurs du crépuscule, et à la fin de chaque année vous êtes un peu plus misérables, un plus grand nombre de vos enfants s'expatrie pour ne plus revenir et aller mourir déplorablement dans les villes corrompues. Eh bien, en sortant d'ici, dites à vos amis et parents que je connais un moyen de vous rendre heureux et de vous procurer l'aisance. Ce moyen, je le ferai connaître au prône de dimanche prochain si toute la population, surtout les chefs de famille, vient entendre la sainte Messe, et si nous nous mettons d'accord sur les conditions du pacte à conclure.

Le dimanche d'après, la petite église fut pleine dès le premier coup de la cloche.

Étant monté en chaire après l'Évangile, le jeune et zélé curé parla en ces termes :

— Oui, mes frères et chers amis, je puis vous indiquer un moyen de rendre votre travail profitable et heureux. Mais que me donnerez-vous en retour, pour ma récompense ? Voici ce que je vous demande : Vous ne travaillerez plus les dimanches ni les jours de fête, vous viendrez fidèlement assister à la messe et entendre la courte instruction que je vous ferai. Consentez-vous ?... Répondez !

Toute l'assistance, confusément mais sincèrement, répondit : Oui ! oui !

— Or donc, reprit le bon curé, je reçois votre promesse en présence de Dieu, et vous n'y manquerez pas. Maintenant, écoutez-moi ; et croyez-moi, malgré l'étonnement que je vais vous causer. Votre village est au fond de la gorge formée par ces deux côteaux que je vois d'ici. Quelques parcelles de terre ont seules un peu de fertilité au creux du vallon. Eh bien, demain prenez tous vos outils et, courageusement, piochez les deux côteaux : transportez à droite celui qui est gauche, et à gauche celui qui est à droite ; mêlez leurs terres, aplanissez leurs pentes, transformez-les en une plaine que vous vous partagerez en proportion de vos propriétés actuelles. Vous deviendrez riches et tout à fait heureux.

L'étonnement du village ne fut pas petit. On parla tout le reste du jour de cette audace du curé. L'incrédulité s'afficha ; la moquerie et

une certaine irritation ne furent pas absentes. Mais le curé se mêla aux groupes les plus hostiles, il insista, il expliqua et finit par obtenir que le travail fût commencé dès le lendemain.

Il fut achevé au bout de quelques semaines. Les terres nouvellement formées de cette manière, longtemps exposées à l'air, à la pluie et au soleil, furent fumées et ensemencées à l'automne. Belle fut la moisson de l'été suivant. Ce fut le premier bonheur du village, et non le seul.

Le pacte conclu a été gardé. Les habitants ne travaillent plus les dimanches et assistent aux saints offices ; les filles ne vont plus vendre leurs services à la ville ; les garçons se plaisent à tenir la charrue et à balancer la faux, qui les récompensent largement de leurs peines.

Le très vieux paroissien du village qui me répétait cette histoire, la tête branlante et les mains décharnées croisées sur son haut bâton, ajouta : J'y étais ; j'étais un de plus méchants, mais c'était par ignorance. Notre bon curé !... il est mort maintenant sans avoir jamais voulu nous quitter, et nous l'aimons toujours.....

Notre bon curé nous avait fait mélanger ainsi un des côteaux, qui était tout d'argile, avec l'autre, qui était de cailloux, de sable et de terre blanche qu'il appelait calcaire. Ces terres, séparément infertiles, sont devenues fertiles en s'unissant. Ce fut le moyen du curé, qui savait mieux que nous les secrets de la terre. Il savait bien mieux encore les mystères du ciel. Aussi nous l'avons cru, et nous avons aimé le bon Dieu, comme il nous l'a appris.

Mes chers lecteurs, c'est une étude analogue que nous avons à faire de nos terrains pour leur donner les cultures et les amendements qui leur conviennent. Ensuite, nous étudierons les plantes, les prairies, les bois, les animaux, les céréales, les vignes, les jardins ; en un mot, nous suivrons le plan tracé avec une autorité si douce dans *l'Agriculture expliquée aux enfants* de Don Perrot, des Salésiens de Don Bosco, Directeur de l'Orphelinat agricole de la Navarre. Mais ce que cet excellent petit livre se borne à indiquer aux enfants comme un précieux canevas pour leur instruction élémentaire et les explications substantielles de leur professeur, nous l'observerons ici un peu plus en détail, chers Coopérateurs et dévouées Coopératrices, afin de nous en assimiler la théorie et la pratique, afin de nous mettre en mesure d'en donner l'exemple après en avoir étudié le précepte.

Il nous faut donc d'abord quelques notions de géologie agricole.

(A suivre)



L'APOSTOLAT SALÉSIEN

auprès des jeunes détenus de la Maison de correction de Turin.

Tout près de Turin s'élève une Maison de correction, « *La Generala*, » qui a sa place marquée dans les annales salésiennes par les souvenirs qui s'y rattachent. C'est là, en effet, que notre bien-aimé Père, encore jeune prêtre, vint donner à des âmes blâsées avant le temps les ardeurs conquérantes et les prémices d'un apostolat qui devait embrasser dans sa sainte ambition les cinq parties du monde.

Ils sont passés les temps où le Fondateur de la famille salésienne accourait aux approches de la grande semaine pour préparer ces pauvres âmes de détenus à la communion pascale. Don Bosco n'est plus ; mais les long et étroits corridors de *La Generala* retentissent toujours du bruit consolateur de ses pas, car ses fils, saintement jaloux de l'apostolat que leur bon Père semble avoir voulu leur léguer, accourent avec empressement à l'appel de l'excellent aumônier de la prison.

Au lendemain de la mort de Don Bosco, comme le vénéré chapelain, Don Joseph Coccone, insistait auprès du nouveau Supérieur afin d'obtenir que les Salésiens continuassent à le seconder dans sa pénible mission, Don Rua répondit : « Soyez assuré qu'en souvenir de Don Bosco, *La Generala* occupera toujours une place d'honneur parmi les différents ministères de l'apostolat salésien. » Don Rua a tenu sa promesse. Tout récemment, Don Coccone envoyait à notre Supérieur majeur une lettre de remerciements pour le bien que les Salésiens ont fait cette année encore aux malheureux détenus. Nous en détachons volontiers un passage : « *Voilà dix ans que je me trouve au milieu de ces pauvres enfants : les plus grandes joies que j'ai goûtées me sont venues des bons résultats produits par les Exercices spirituels que viennent donner vos Pères... On voit bien que les Salésiens ont des grâces d'état pour s'occuper des enfants pauvres... Dans cette maison qui sue le vice, on vit alors et encore longtemps après, dans une atmosphère de calme et de paix ineffable ; on y respire un air tout religieux, on sent qu'il s'est produit un grand changement dans les esprits et dans les cœurs... »*

Pour ceux de nos lecteurs qui ne connaîtraient pas encore l'origine de cet apostolat salésien — la

sainte et merveilleuse escapade que notre vénéré Père fit en compagnie des détenus de *La Generala*, — nous devons ajouter quelque chose à ce qui précède. Cette promenade peu banale a été burinée avec une vérité plastique dans l'admirable ouvrage du docteur d'Espiney. C'est du Don Bosco, et du Don Bosco tout pur. A ce titre on nous pardonnera de reproduire ici cette page charmante — une entre mille — du regretté biographe de notre vénéré Père :

« Les soins constants que réclamait l'Oratoire ne faisaient pas oublier à Don Bosco d'autres œuvres de charité, notamment la visite des prisons. »

Il aimait à s'occuper spécialement des malheureux jeunes gens et enfants qui y étaient détenus en grand nombre, et les résultats qu'il obtint devinrent, plus d'une fois, une grande consolation pour son cœur de prêtre.

Ainsi, après une certaine retraite qu'il prêcha, il y eut une communion presque générale.

Émerveillé des bons sentiments que lui manifestaient ces enfants, il résolut de leur procurer quelque importante satisfaction matérielle, et il pensa immédiatement à une promenade.

Quand on est jeune, la privation de la liberté et du mouvement n'est-elle pas la plus dure et la plus insupportable des privations ? Une bonne course à travers des champs, une journée passée en plein air : voilà qui ne pouvait manquer d'être joyeusement accueilli.

Don Bosco va donc trouver le directeur de la prison, et lui expose sa requête avec une grande simplicité, et comme la chose du monde la plus naturelle.

Il demandait la permission de conduire les enfants à la promenade. On partirait le matin et on rentrerait à la nuit : il aurait le plus grand soin d'eux tous.

A cette proposition hétéroclite, le directeur bondit de surprise : — Mais, Monsieur l'abbé, pensez-vous donc que les soldats du Roi n'aient pas d'autre besogne que celle d'aller promener de tels garnements, et ignorez-vous que je suis responsable de toute évasion ?

— Qui vous parle de soldats, Monsieur le directeur ? Je me charge de tout. Il n'y aura aucune évasion, et je m'engage à vous ramener fidèlement les enfants que vous aurez bien voulu me confier.

Comment se décida-t-on à accorder cette étrange permission ? Elle dut être soumise au ministre Rattazzi, et il faut croire que Don Bosco avait des secrets pour lever certains obstacles.

Le jour indiqué, le départ eut lieu après la messe. Trois cent cinquante enfants et jeunes gens sortirent de prison, en bon ordre, guidés par Don Bosco, calme et souriant.

Le château royal de Stupinigi avait été choisi comme but de l'excursion. Deux lieues et demie pour l'aller, autant pour le retour, ce n'était pas

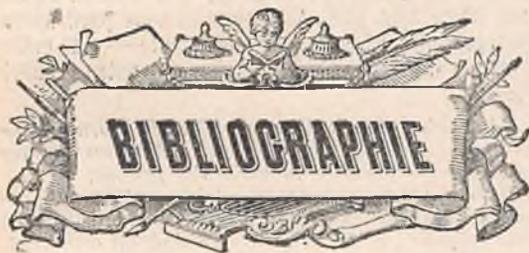
trop pour dégourdir ces jeunes jambes après une longue réclusion.

Décrire la joie qui épanouissait tous les visages est impossible. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne put constater l'ombre d'un désordre; pas un dégât ne fut commis, pas un fruit ne fut dérobé.

Leur grande préoccupation, à tous, c'était de regarder avec attendrissement leur Père, et comme ils le virent un peu fatigué de la marche, en un clin d'œil ils eurent chargé sur leurs épaules les provisions que portait un âne, attaché à la caravane par les soins de Don Bosco; celui-ci dut monter sur l'animal, que deux enfants tinrent soigneusement par la bride.

Le soir, le directeur constata, en faisant l'appel, que tous les enfants étaient venus se faire réintégrer dans la prison, et qu'il n'en manquait pas un seul. » (1)

(1) DON BOSCO, par le docteur d'Espiner, 12^e édition, p. 189.



Catéchisme de la vie religieuse, à l'usage des communautés de femmes, par l'abbé L.-M. Maguin, aumônier des Sœurs de Saint-Joseph, Saint-Jean de Maurienne.

Deuxième édition in-12 (286 pages), revue et améliorée. Ce Manuel, dont la première édition a été accueillie avec beaucoup de bienveillance, est approuvé et recommandé par Mgr ROSSET, le savant et pieux évêque de Maurienne, qui en déclare la doctrine sûre. — C'est un résumé théologique simple et concis de la perfection religieuse. — Il est souverainement utile, particulièrement aux novices. L'explication du décret du 17 décembre 1890 y est donnée de la manière la plus claire et la plus rationnelle. Plusieurs Supérieures générales en ont procuré un exemplaire à chacune de leurs Maisons. — Un saint religieux, prédicateur de retraites, disait de ce catéchisme: « Ce livre devrait, aussi bien que le livre de leurs Constitutions, être entre les mains de toutes les religieuses.

Prix: l'exemplaire 1 fr. 50; — franco 1 fr. 75

La douzaine: 15 fr. — « 15 fr. 85

Le cent: 100 fr., le port en sus.

Se vend au profit des écoles chrétiennes pauvres

En vente:

NICE. — Librairie salésienne 1, place d'Armes.
PARIS. — Vic et Amat, 11, rue Cassette.

SAVOIE. — Chez l'auteur, St.-Jean-de-Maurienne.
Et dans toutes les librairies salésiennes de France.

NOTA. — Ce catéchisme est exclusivement destiné aux religieuses et aux prêtres chargés de leur direction.

COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Du 15 juin au 15 juillet 1897.

France.



- AIX: M. l'abbé J. Daussant, Aix.
AJACCIO: M. l'abbé Bartolini, Costa-Rotta.
ARRAS: M^{me} V^{ve} Leblanc-Membré, Agnez-les-Di-sans.
BAYONNE: M^{lle} Mary-Ann Cox, Pau.
CAMBRAI: M^{lle} Carteron, Lille.
— M^{lle} Delarue-Deligne, Lille.
— M. l'abbé Bouleleman, La Haie-Menne-resse.
— M. Legrand, La Bassée.
DIJON: M^{lle} Esther Javouhey, Villy-le-Moutier.
FRÉJUS: M^{me} Sigaloux, Le Luc.
GRENOBLE: M^{me} Charles Rolland, Grenoble.
— M^{lle} Rosine Pellafort, Villard-Saint-Christophe.
MARSEILLE: M. le chanoine Blancard, Marseille.
MOULINS: Le R. Père Léon N., Sept-Fonds.
NICE: M^{me} V^{ve} Paulin Chiris, Grasse.
ORLÉANS: M. l'abbé Géry, Orléans.
— M^{me} V^{ve} Bellu-Bourdier, Boiscommun.
PAMBIERS: M. le Ch^{no} Sentenac, Lezat-sur-Lèze.
PARIS: M^{me} Amélie Cartéron, Paris.
— M^{lle} Jeanne Cartéron, Paris.
SAINT.-CLAUDE: M^{lle} Roland, Arbois.
TOURS: M^{me} Louis Frion, Fondettes.

Étranger.



- ALLEMAGNE: M^{sr} Sébastien Kneipp, Wörishofen.
BELGIQUE: Sœur Marie Dosithée, Liège.
— R^{de} Mère Chrysostome, Liège.
— M. Auguste de Watremont, Liège.
— M. H. Coens, Anvers.
— M^{me} V^{ve} Lambrechts, Anvers.
— M^{lle} Émilie Thonon, Liège.
— M^{me} Thérèse Jalhay, Bouillon.
— M. le Ch^{no} N. J. Henrotte, Liège.
— M^{me} Victor Culot, Liège.
— M. Debeul, Anvers.
— M. Cornille, Walhain-St.-Paul.
— M. J. Casier, Gand.
— M^{me} Lehano Vhndresse, Barchon.
— M. André Lipstadt, Julémont.
— M. et M^{me} Constant Bastin, Namur.
ITALIE: M. Félix Christillin, Ivrea.
SUISSE: M. l'abbé Gabriel, Vionnaz.
Pater, Ave, Requiem.



Les recommandations devront être adressées à Don Le-moyne, 32, rue Cottolengo, Turin, avant le 15; celles qui arriveront après cette date seront retardées d'un mois. L'inscription sur cette liste est gratuite: quand une of-frande accompagne la demande d'inscription, cette ofrande fi-gure toujours à côté du nom de la personne défunte, à moins que la famille n'ait exprimé le désir contraire. — Les prières désignées plus haut sont celles que Don Bosco récitait lui-même en apprenant la mort d'un membre de la Pieuse Société salésienne.

Mais comme il ne s'en tenait pas à ces faibles suffrages les lecteurs du Bulletin se feront un pieux devoir de l'imiter Les Coopérateurs prêtres voudront bien avoir de fréquentes in-tentions au saint Sacrifice de la Messe; tous les autres offriront des communions, des prières et des bonnes œuvres pour procurer le repos en Dieu à des âmes qui nous demeurent unies par les liens de la plus douce et de la plus forte charité.